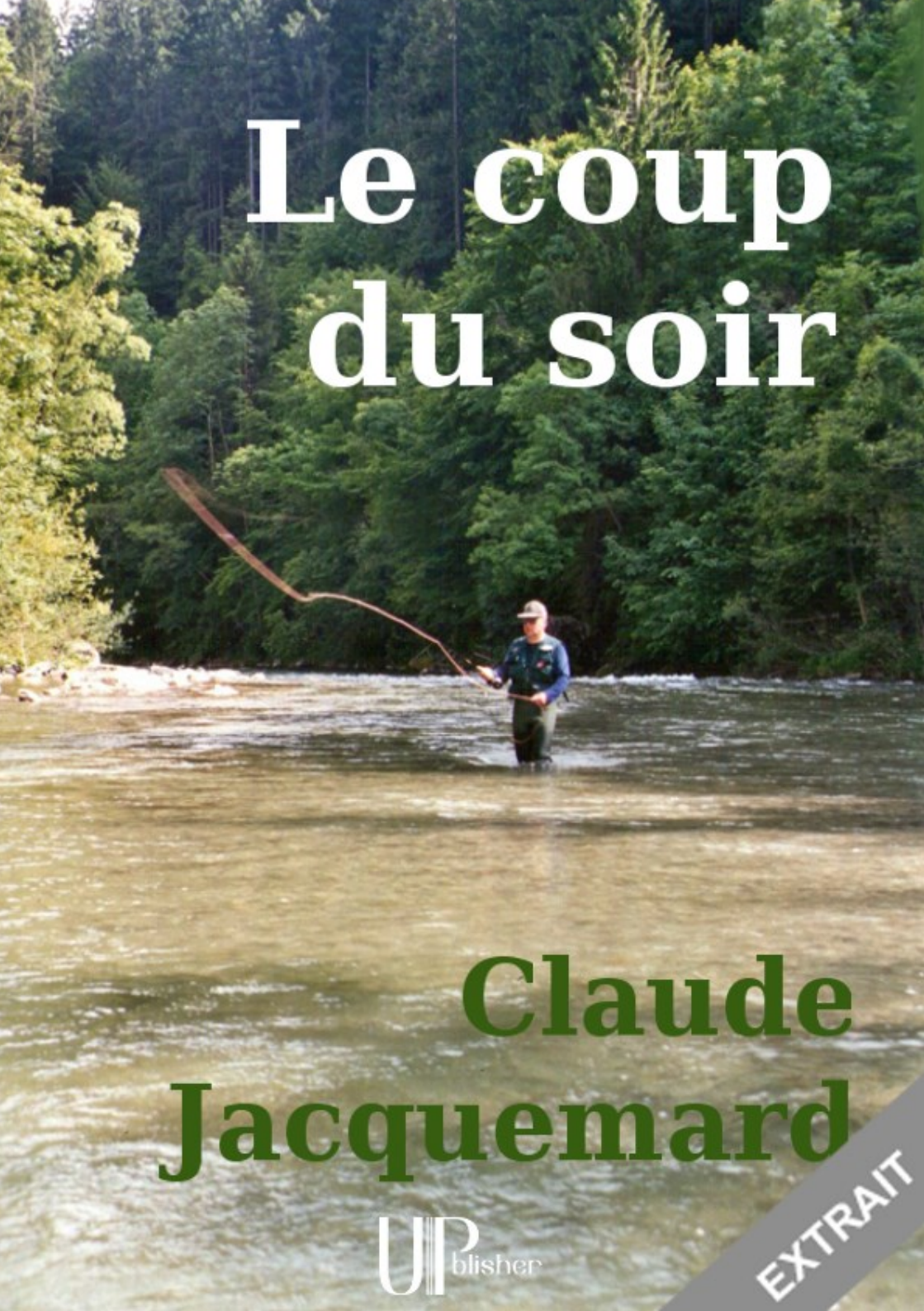


A photograph of a fly fisherman standing in a river, casting a long, thin fishing net. The fisherman is wearing a blue shirt, dark pants, and a hat. The river is surrounded by dense green trees and foliage. The water is a light brown color.

Le coup du soir

**Claude
Jacquemard**

UP
blisher

EXTRAIT

Le coup du soir

Claude Jacquemard

UPblisher.com



Avant-propos

Cette série d'histoires a vu le jour à ...Bamako.

J'y étais dans le cadre d'une mission médicale humanitaire. Il y avait là un expatrié qui était à la fois un charmant compagnon et un fieffé noceur.

Je lui racontais quelques histoires tirées de ma vie passée à soigner l'humanité et à occire les truites. Certaines l'ont amusé et il m'a demandé de les coucher sur le papier. Si bien que, quand il sortait le soir faire la bringue, je restai devant ma table et je me mis à écrire sur des feuilles volantes des souvenirs de ma vie professionnelle mais aussi halieutique.

Pendant le jour je soignais, le soir venu j'écrivais.

Au fur et à mesure des souvenirs qui me revenaient, j'écrivis un certain nombre de récits que je livre actuellement à votre lecture.

Même si j'ai mis l'accent sur l'aspect insolite de certaines aventures, j'ai dans l'ensemble respecté la vérité.

Ce travail une fois fait, je me remis à la lecture d'auteurs du début ou du milieu du XXème siècle, De Boisset, D'Or Sinclair, Albert Petit, Lord Grey of Fallodon, Charles Ritz, sans compter l'admirable livre D'Isaac Walton écrit en 1653. J'ai été étonné de voir, au-delà des modifications du matériel, des aléas de l'environnement, combien les idées évoquées par ces remarquables pêcheurs restaient d'actualité. Quand je parlais d'avoir pêché nu, je pensais être un cas vraiment excentrique et unique avant de voir que d'autres l'avaient fait avant moi.

Le contexte a certes changé. Quand De Boisset parle des coups de barrage sur la basse rivière d'Ain, il n'avait pas encore vu les effets dévastateurs de l'énorme barrage de Vouglans qui n'existait pas à son époque. Le matériel utilisé alors, surtout le crin de Florence, a été remplacé par un nylon de plus en plus performant. Les cannes en bambou ont fait place à la fibre de carbone. Le matériel s'est allégé. La canne à deux mains a disparu. Les ombres se font de plus en plus rares.

Alors comment juger de la pêche actuelle par rapport à celle d'il y a presque cent ans ?

Une des plaintes récurrentes de ces ouvrages est le méfait des pêcheurs professionnels opérant au filet. Ces pratiques ont disparu mais la sournoise pollution agricole, inconnue au début du 20^e siècle, tue plus sûrement nos rivières que les gesticulations des prédateurs de l'époque. De Boisset ne se plaint jamais des pesticides.

Un autre fait est frappant : ces pêcheurs issus de l'aristocratie ou de la haute bourgeoisie, ont une vue saine de la bonne gestion d'une rivière. Pour autant, ces puristes ne remettent jamais, que je sache, un poisson adulte à l'eau. Ils prêchent pour une augmentation de la taille légale, mais la quantité de poissons pris ne relève que de ce que la rivière a bien voulu donner. Ils parlent de panier lourd ou léger selon que la pêche a été bonne ou non. L'idée de pêcher pour le plaisir et de remettre le poisson à l'eau ne les effleure pas. Il est quelque part question d'un panier de trente-deux ombres réussi un jour de chance, mais nulle allusion d'une remise à l'eau. Que faire de trente-deux ombres quand on sait que le lendemain ils ont perdu l'essentiel de leur saveur ? À moins d'alimenter un banquet vespéral !

Il n'empêche que la lecture de ces ouvrages est attachante car elle permet de sentir que le pêcheur n'est pas seulement un banal preneur de poissons mais aussi un observateur et un admirateur de l'environnement, de la faune et de la flore, qu'il est sensible aux atmosphères que génèrent le ciel, la terre, la forêt, les prés, en un seul mot la nature dans laquelle leur passion les a immergés.

J'aime à penser que les sentiments que j'ai éprouvés au bord de l'eau ont été déjà si parfaitement décrits par nos aînés.

Et bien que cette idée ne m'ait pas le moins du monde effleuré en rédigeant mes histoires, je me rends compte que je suis un héritier, et que je souhaite à ma manière transmettre cet héritage.

Ma première truite

D'aussi loin qu'il m'en souvienne, j'ai été fasciné par les mystères de l'eau.

Certes, étant enfant et comme tous les enfants, j'avais mes jeux. Je participais à ceux des garçons du village. C'était ma vie sociale, certes une relation de gamins mais oh combien importante, celle à laquelle on a à la fois le désir et l'obligation de participer. Il fallait faire partie d'un groupe, sauf à apparaître comme un demeuré ou un asocial. Mal vécu.

Je faisais partie des joueurs de billes. J'étais un des meilleurs à ce jeu que nous appelions les agates. Nous jouions aux agates avec le plus souvent de simples billes. Mais le terme demeurait, comme une survivance d'un passé révolu. Ma réserve d'agates prises à l'adversaire n'était pas des moindres et je pouvais en être légitimement fier. Les agates en question n'étaient, sauf en cas d'apparition miraculeuse sur un marché plutôt étique, au mieux que du verre teinté, quand par chance on pouvait s'en procurer. Je ne pouvais même pas imaginer qu'en des temps reculés on ait pu jouer avec de véritables billes d'agate. Le terme même d'agate ne représentait pour moi, dans sa magnificence, rien d'autre que ce verre incrusté de stries colorées. Nous en étions même tombés, oh déchéance, aux billes de simple argile cuite qui s'ébréchaient au moindre choc un peu violent. La bille de modeste et triste terre cuite valait la moitié du verre en raison de sa vilaine propension à se casser. Ce n'est que bien plus tard que j'ai découvert ce qu'était une agate, pour laquelle d'ailleurs je ne cesse d'avoir un regard émerveillé. Comment la nature a-t-elle pu engendrer des couleurs aussi sublimes ?

Mais à l'époque le mot, dont j'ignorais les origines, représentait un objet sphérique et coloré. Je pense que ce terme doit être ancien et remonter à une époque où seuls quelques jeunes fortunés se disputaient de vraies billes en agate. Il est possible au demeurant qu'il y ait eu, en des temps reculés des gosses de riches qui jouaient aux agates tandis que le vulgum pecus se contentait du verre coloré. Pour ce qui me

concerne je ne jouais pas aux billes mais aux agates, le terme ayant survécu au temps et à la pénurie, Je n'y voyais aucune différence et je gagnais souvent, même si les soit disant agates n'étaient que de pâles imitations.

Je jouais aussi à la toupie, jeu qui occupait beaucoup notre groupe, une sorte de confrérie. Mais à ce jeu j'étais dépassé par mes aînés. Des virtuoses, des lanceurs prodigieux, capables de faire tourner l'engin, ventru et dressé sur sa pointe, pendant des durées infinies, incroyables, avant qu'il ne titube et ne s'affaisse dans un dernier soubresaut. Je ne sais même plus comment lesquels d'entre nous pouvaient se déclarer vainqueurs, faute de mesure précise du temps. Il n'y avait pas de chronomètre dans notre jeu. Il y avait sûrement des critères infailibles dont les fondements m'ont échappé. Je suivais des yeux la toupie et je ressentais cette chute même tardive comme une renonciation. Cette toupie virevoltant triomphalement, puis titubant comme un triste pantin abandonné par son maître résumait pour moi une vague idée de ce que pouvaient être la vie, la déchéance et la mort.

Mais dans nos jeux tout n'était que provisoire. Il y avait forcément une nouvelle vie à remettre en jeu. La toupie repartait donc à nouveau, virevoltante comme devant. La mort, qui pourtant rôdait partout dans ces périodes troublées de la guerre, n'était qu'un épisode sans lendemain. Elle ne pouvait être irrémédiable. L'enfant que j'étais n'avait pas le sens du définitif et, pour ce qui me concernait, tout n'était que provisoire et perpétuellement remis en question. La mort à charge de revanche en quelque sorte.

Cette vision enfantine préfigurait sans que je le sache, la loufoquerie des cartoons dans lesquels Woody Woodpecker après s'être aplati comme une galette au fond d'un canyon, repart gaillard comme devant. Au fond rien n'a véritablement changé. Les jeux vidéo, dans lesquels le gentil ou le méchant, après avoir subi les pires avanies, se redressent pour porter un nouveau coup à l'adversaire incarnent cette même vie provisoire, perpétuellement remise en jeu. Combien de fois ai-je entendu chez les enfants accros au presse-bouton cette remarque qui relève de la même logique « je n'ai perdu qu'une vie » ou « il me

reste encore une vie » ? L'imaginaire enfantin reste le même. L'enfant se plait à croire qu'il a plusieurs vies devant lui et c'est tant mieux. Avec le recul et les années passant, je dirais plusieurs vies possibles, mais la plupart du temps, une seule choisie ou subie. Mais chut ! Je ne le dirai jamais aux enfants.

J'avais beau m'appliquer à bien enrouler ma ficelle, lancer avec ardeur, tirer comme un forcené pour lancer l'objet dans une rotation que j'espérais interminable, j'étais régulièrement dépassé par les champions locaux. Je devais dans ce domaine me résigner à n'être qu'un second couteau.

Nous avions aussi mille autres jeux. Tout était jeu. C'est ce que je vois encore aujourd'hui en Afrique. Des enfants s'amusant comme des fous avec de vieux pneus, des morceaux de bois, un os desséché et autres objets insignifiants, fonctionnant sans piles ni écrans ni clignotants, dans les rues boueuses ou poudreuses de Bamako, comme au fin fond de la brousse, dans le Sahel poussiéreux et d'une platitude infinie. Le Sahel par sa rare végétation est plus désespérant que le désert dans sa noble et hautaine nudité car il fait évoquer un semblant de verdure tout en ne montrant qu'une pâle pénurie végétale, une espèce de déclin, un vague et mélancolique strip-tease avant la nudité totale dans toute sa majesté.

Comme ces enfants, nous nous amusons d'un rien.

Il y avait de même nos habituelles parties de ballon. Mais également en hiver la luge, les batailles de boules de neige et les glissades. Mais de plus nous nous adonnions à quelques petits larcins. La maraude des cerises ou des pommes, la saison venue, sans compter l'usage approximatif et immodéré du lance-pierres pour tenter en vain d'occire un inoffensif oiseau dont l'improbable capture eut été pour nous un véritable trophée, juste pour l'excitation de la chasse. Qu'aurions nous fait d'un misérable volatile occis par hasard ? Nous étions potentiellement cruels en toute inconscience comme le sont souvent les enfants.

Je crois que, de tous temps, les enfants ont su trouver leurs jeux sans l'aide des adultes sauf que la contribution actuelle est pécuniaire,

vénale, garnie en achats de matériel de plus en plus cher. Et gare à celui qui n'a pas la dernière version de... Rien de plus frustrant que de ne pas être à la dernière mode de... Ce travers n'est même pas l'apanage de l'enfance. Je me trouve périodiquement invité à des repas d'amis ou de connaissances dont le discours tourne régulièrement autour du dernier modèle de berline allemande, du GPS le plus performant, du robot de piscine le plus efficace, de la télé plate la plus épatante, moi qui roule dans une modeste citadine française, sans GPS, et pour qui la discussion sur les robots de piscine n'a pas de sens car je ne possède pas ce jouet indispensable à qui veut avoir une maison présentable.

Et puis il y avait l'événement de la semaine. Le jeudi, la séance d'après catéchisme. Le curé du village, peut-être pour récompenser ses jeunes ouailles et peut-être améliorer la fréquentation du caté, encore que l'idée de sauter le caté ne nous effleurât guère, (dans ce village toute forte tête eut été vite repérée), nous passait chaque fois en projection une page (peut-être deux) d'une histoire de Tintin (oui, Tintin nous était présenté en projections, du genre diapos, j'ignore encore comment il s'y prenait). Comme par hasard la séance se terminait sur une situation critique, dans un suspens insoutenable qui nous laissait pantelants, dans l'attente de la suite qui ne se dévoilerait que le jeudi suivant, selon les règles du roman feuilleton. Cela nous laissait le temps d'échafauder mille hypothèses sur le sort de notre héros, avant que le déroulement de l'histoire nous plonge, la semaine suivante, dans de nouvelles affres. Faute de BD complète, livre inexistant en tout cas introuvable à l'époque, il nous était impossible de tourner la page pour savoir la suite. Et c'est tant mieux. Quoi de plus insipide que de connaître immédiatement ce qui va advenir ? Attendre une semaine pour savoir si notre héros s'était tiré du mauvais pas où il s'était engagé ajoutait à notre délicieuse inquiétude. Nous étions suspendus à ces projections hebdomadaires. Je vous laisse imaginer quelle pouvait être l'anxieuse incertitude engendrée par cette longue attente !

Je ne me suis jamais ennuyé une seule seconde. Notre joie simple et enfantine et nos jeux échappaient aux troubles de l'époque, à la guerre, aux pénuries, aux restrictions et aux interdits. Et pourtant que

de nuits passées, après que les sirènes aient beuglé leur sinistre avertissement, en plein champ ou sous les vieux ponts de pierre du ruisseau qui n'avaient pas de valeur stratégique, pour échapper aux attaques alliées sur la gare voisine ! Nous avions la malchance d'habiter près d'une gare, d'un nœud ferroviaire, qui avait une valeur stratégique et faisait régulièrement l'objet de bombardements massifs.

Je nous vois encore, assis côte à côte sous un pont aux pierres séculaires où de sommaires abris avaient été confectionnés à la hâte, la tête dans les lierres et autres végétaux qui pendaient de partout comme un prolongement plutôt répugnant de la mousse qui garnissait les pierres, sur des bancs improvisés, les pieds au ras de l'eau, comme une tribu de naufragés d'une improbable tempête.

Ces abris confectionnés à la hâte étaient censés nous protéger d'une bombe égarée. Ou alors nous dormions roulés dans une simple couverture au fond d'un champ éloigné des sublimes explosions dignes d'un feu d'artifice. Car il fallait fuir la proximité de la gare, cible des bombardements alliés. Le bombardement d'une gare n'était qu'un spectacle mais oh combien fascinant pour un gamin comme moi, une sorte de grandiose feu d'artifice même s'il entraînait quelques dommages collatéraux sur les maisons voisines heureusement désertées. Ces équipées nocturnes avaient un sacré parfum d'aventure. C'était un jeu d'adultes aussi palpitant que nos agates ou nos toupies.

J'étais un enfant de la guerre. La vue et la manipulation de balles ou d'obus m'était familière, sans que j' imagine une seule seconde courir le moindre danger. Nous avions même inventé un jeu très drôle qui consistait à allumer un feu et à y balancer ces cartouches que l'on trouvait en quantité aux abords de la gare régulièrement bombardée. De temps en temps une balle partait au hasard pour notre plus grande joie. Il n'y a jamais eu de morts. Une jolie *piece of chance* comme disent les anglais, autrement dit un sacré « coup de pot ». Heureusement nos parents n'ont jamais rien su de nos jeux insensés.

Combien de fois ai-je couché en pleine nature, sans feu ni tente, simplement roulé dans une couverture, goûtant le côté insolite de la situation, comme le gamin qui va faire du camping. Il faut dire que nous

étions encore en été, fin août début septembre, pendant cette période de reconquête du territoire par les alliés, celle de la libération de la Franche Comté. J'étais totalement insensible voire tout à fait étranger aux gémissements des adultes contre cette saloperie de guerre.

Nous, enfants, vivions insouciants des enjeux politiques et des péripéties stratégiques. Nous nous amusions de peu, parfois et innocemment au risque de notre vie. Les américains, ces grands gaillards rigolards et parlant un langage incompréhensible, arrivèrent enfin et nous distribuèrent sans compter du chocolat, des biscuits, des bonbons, comme autant de trésors de nous inconnus et gentiment glissés dans nos poches. Comment ne pas regretter le passage de ces miraculeux dispensateurs de merveilles ! J'ai aimé ces drôles d'américains, qui eux-mêmes aimaient à nous gâter de délices inconnues.

Je peux dire que j'ai eu pendant la guerre une enfance heureuse.

Mais à côté de ces jeux d'enfants et de cette guerre d'adultes, j'avais une passion grave, une passion profonde oserais-je dire, sérieuse et appliquée, qui était de tremper du fil dans l'eau. La pêche n'est pour moi surtout pas un jeu, c'est une sorte de passion comme pourrait l'être une vocation artistique ou religieuse. Avec application et obstination je hantais, avec quelques galapiats du coin, les rives du ruisseau, le Bied qui devait être une déformation du mot bief, qui traversait le village et signalait peut être un ancien moulin disparu. Notre matériel était des plus rudimentaires. Une trique taillée dans une branche de frêne ou de noisetier, un morceau de fil, un plomb et un hameçon donnés par un voisin pêcheur.

Dès que je n'étais pas retenu par mes obligations sociales, en l'occurrence les jeux de gosses, j'allais invariablement à la pêche. Ma constance était inépuisable et méritoire car, autant qu'il m'en souvienne je n'ai jamais rien pris de valable dans ce ruisseau, soit qu'il n'y ait rien eu à prendre, soit que j'aie été particulièrement maladroit ou malchanceux. On reconnaît dans cette naïve espérance le véritable pêcheur qui, contre toute mauvaise fortune, s'obstine dans son rêve, sa foi si j'ose dire. On entre parfois en pêche comme en religion. J'en ai

connu plus tard qui, bien que souvent bredouilles, repartaient avec un enthousiasme toujours renouvelé vers de nouvelles bredouilles. Je pense que ce type de pêcheurs mérite plus notre estime que les grands preneurs de poissons. Leur passion est pure et n'a que faire d'un résultat attesté par une bourriche pleine. Leur défaite n'est qu'une péripétie, le succès s'il se produit est un cadeau du ciel, l'espoir demeure, tenace.

Mes échecs ne me rebutaient pas et, dès que l'occasion se présentait, je retrouvais mon cher ruisseau, source de mirifiques promesses jamais tenues. Je crois, après mûre réflexion, que mon plaisir venait plus de la quête d'une improbable réussite que de la réussite elle-même. On dit bien de l'amour que le meilleur moment est celui où l'on monte l'escalier. C'est pourquoi je pense être et avoir été un vrai pêcheur. Un être en quête d'idéal. Les grands prédateurs sont le plus souvent des individus soucieux de réussite, certes perfectionnistes, fins techniciens, mais parfois hélas matérialistes, parfois exhibitionnistes. Il y a même ceux qu'on appelle les « viandards » pour lesquels seule compte la quantité. Des Casanova ou des Don Giovanni assoiffés de captures. *Mille è trè*. Le pêcheur que j'étais demeurait un doux rêveur, un dragueur occasionnel mais obstiné. Loin des mille et trois conquêtes du Don Giovanni de Mozart.

Lors de cette guerre qui n'en finissait pas, mon voisin avait gardé du matériel d'« Avant Guerre » et nous faisait cadeau d'hameçons et autres accessoires, avec un rien d'amusement devant notre naïf enthousiasme de novices et le peu de résultats de nos expéditions.

« Avant-Guerre ».

Il est difficile d'imaginer actuellement à quel point ce mot était lourd de signification. C'était pendant mon enfance un mot magique évoquant le paradis perdu. Il revenait souvent dans la bouche de ma mère pour évoquer l'abondance, la liberté, l'insouciance, l'absence des tickets de ravitaillement, les produits disparus et remplacés par des Ersatz (pittoresque cadeau de la langue allemande qui a bercé mon enfance avec celui de Kommandantur et Ausweis). Quand elle le prononçait elle avait tout dit. Pour l'enfant que j'étais, ce n'était non pas

seulement une époque révolue, mais un monde imaginaire, mythique, un pays de cocagne, où la nourriture ne manquait jamais, où l'on consommait des produits inconnus, présentés dans d'incroyables boîtes en métal (je pouvais le vérifier car il restait dans les placards des vestiges de cet eldorado disparu) où la chicorée était du café, où la pomme de terre régnait en lieu et place des topinambours et des rutabagas, où le pain était blanc, les « boches » en Allemagne et les pères à la maison.

Je me demande encore pourquoi les pommes de terre étaient devenues un produit de luxe et pourquoi elles avaient été supplantées par ces légumineuses dont certaines reviennent à la mode. Pourquoi en période de pénurie se met-on à la culture des topinambours plutôt que la simple patate ? Facilité de culture ? Je l'ignore. Ne me proposez pas des topinambours ou des rutabagas en vogue dans certains restaurants, j'ai l'impression de replonger dans cette période de pénuries.

Mon père passait un CDI (captivité à durée indéterminée, si l'on veut) dans un quelconque Stalag aux ordres du Führer.

« Stalag », abréviation de Stammlager que l'on traduit habituellement par camp de prisonniers, mais qui dans sa racine Stamm qui veut dire tronc contient implicitement la notion de tribu ou de race ou pour le moins de groupe.

Stalag. Je trouve que ce mot n'a eu qu'une faible résonance aux oreilles françaises. Certes la postérité a retenu le pire. On ne parle et pour cause que des horreurs, de la shoah, des camps de concentration, d'extermination. Les Stalags n'étaient que de banals camps de prisonniers, jeunes hommes privés de liberté et voués à une vie désespérément confinée, surveillée, monotone et agrémentée d'une nourriture infâme. Par la suite, Soljenitsyne nous a fait cadeau du joli terme de Goulag qui a occulté tous les autres noms en lag (camp). Ce terme a tellement été repris de toutes parts qu'il en est venu à désigner tout et n'importe quoi, allant de son sens originel, une série d'îlots (l'Archipel du Goulag) dispersés dans une immensité mais tous voués à une sanction extrême et souvent mortelle, à celui de la simple brutalité ou contrariété organisées. On en est arrivé à évoquer le Goulag chaque fois que l'on désigne quelque contrainte réglementaire qui se met un

tant soit peu en travers de nos habitudes ou nos acquis. Il y a des termes comme cela qui s'affadissent du fait d'un usage immodéré. Il en va de même pour le génocide. Dès qu'il y a plus de dix morts de par le monde dans un conflit ethnique le mot n'est pas loin. Pour revenir au Stalag, c'était la prison ordinaire de centaines de milliers de soldats français qui avaient eu la mauvaise idée de se faire choper par l'ennemi.

Bref. Pendant que mon père séjournait dans un lointain Stalag, le XVII A, aux alentours de Vienne, mon horizon se limitait à un joli petit village du Jura où je vivais avec ma mère et ma tante. Et je pêchais, en tout cas j'essayais de pêcher.

Mais l'eau était pour moi à la fois un objet d'envoûtement et de crainte. Elle m'attirait, me captivait telle une sirène, mais m'inspirait tout à la fois une certaine inquiétude. Je ne m'y trempais que sur de petites gravières aux faibles profondeurs dans lesquelles nous jouions nos jeux de gamins. Mon critère était simple : tant que je voyais mes pieds j'étais en sécurité. Au-delà, et la clarté de l'eau étant limitée, j'entrais en zone dangereuse.

L'attrait de sa surface à la fois mystérieuse et scintillante ne m'empêchait pas d'éprouver une certaine angoisse vis-à-vis de la frontière d'un monde inconnu qui m'attirait et m'inquiétait à la fois. Et mon imagination peuplait ces fonds opaques de monstres terrifiants ou pour tout le moins d'animaux peu fréquentables. Quel paradoxe que cet instinct de la pêche voué à l'exploration des lieux obscurs, et cette méfiance ambigüe de la surface, pourtant si belle mais qui me semblait malgré tout comme une sorte de menace, une invitation à la noyade ! Et puis, je dois tout simplement l'avouer, je ne savais pas nager.

J'adorais voir l'eau, j'étais séduit par l'eau, comme on peut être séduit par le feu : sans trop s'en approcher. Mais je redoutais ses trahisures et j'étais plutôt réservé quand il s'agissait de m'y tremper. Mes premières tentatives de pêche furent des échecs, mais des échecs innocents. Mes premiers vrais contacts avec l'eau furent un lamentable fiasco.

Quand je rejoignis la ville, mes parents m'inscrivirent au Cercle des Nageurs de Besançon. Je ne fis pas de prouesses mirobolantes au

sein du club. J'avais une telle trouille de l'eau, celle dans laquelle on doit nager, que je séchais (terme qui s'impose) mes leçons de natation et que je revenais à la maison, ayant plus ou moins bien mouillé mon maillot de bain pour faire croire que je m'étais réellement immergé. Il faut dire que ce club ne nous proposait comme bassin d'apprentissage non pas une piscine mais le Doubs lui-même dont les bords avaient été plus ou moins aménagés par un mur de planches et deux pontons distants de vingt cinq mètres pour permettre la nage de haut niveau, et suscitant de médiocres compétitions pendant trois mois de l'année. L'eau elle-même était douteuse car une papeterie en amont nous gratifiait d'une mousse suspecte, mais nous n'en avions cure et je n'en fais pas une excuse. Elle m'apparaissait glauque, les fonds étaient insondables, je n'y voyais pas mes pieds. Ce n'était pas une piscine.

Inutile de dire que la saison d'hiver était inexistante dans ce sport. Le club n'était pas une fabrique de champions. Il n'y avait pas de piscine couverte à Besançon dans ces années-là. C'était sommaire, même si une construction en surplomb voulait se parer des attraits d'un club house. Il y avait certes un tremplin de trois mètres qui permettait aux caïds du club aux pectoraux avantageux de se faire admirer, allant jusqu'à oser un saut périlleux. J'y ai mis une ou deux fois les pieds, juste histoire de me faire peur, sans jamais tenter le saut de la mort, tel qu'il m'apparaissait en cette époque. Mais cela attirait le gratin local et son appartenance vous classait socialement au même titre que le club de tennis, le golf étant totalement inconnu à cette époque.

Je faisais semblant d'y aller mais mes piètres mensonges furent vite éventés et je pris un savon bien mérité. Un savon verbal pour me punir d'une eau absente! Rien que de très sec. Ce n'est que peu après qu'un lointain cousin plus âgé que moi me fit, lors d'un séjour au bord de la méditerranée, découvrir les joies de l'eau et de la natation en eau claire, où l'on voit ses pieds, ce qui changea tout. J'adoptai vite le masque et le tuba et les fonds mystérieux devinrent en un rien de temps un monde merveilleux. L'enchantement de la vision des fonds sous marins, était plus attrayant il est vrai que ceux du Doubs. Depuis j'adore l'eau, je ne nage pas trop mal, je me régale de voir et d'explorer les

fonds, j'ai été pendant longtemps un adepte de la chasse sous marine avant de me tourner vers la plongée et la photo.

L'eau peut être vue de dehors ou de dedans. Le pêcheur peut ne pas aimer l'eau, ne pas savoir nager. Il n'est pas obligatoire de se rouler dans les bauges pour chasser le sanglier.

Tout cela se rapporte à ma vie bisontine. J'avais quitté mon village jurassien pour la capitale du Doubs. Et c'est dans cette ville que j'ai réussi à apprendre, sinon à nager, au moins à pêcher. La pêche était un doux rêve, un rêve de bonheur.

J'ai changé depuis et j'ai acquis un certain culte de la réussite et de la capture. Personne n'est parfait. Mais je ne puis me défaire d'une sorte de lien spirituel avec nombre de trempers de fil que je vois contempler longuement un bouchon immobile.

Quand j'en aperçois un, je m'arrête, j'observe longuement et sans rien dire. Et puis viennent les questions de haute métaphysique :

— Ça mord ?

— Pas trop. Par contre hier c'était super (ouais !), mais aujourd'hui il y a trop (ou pas assez) de vent, l'eau est trop claire (ou trop trouble), le niveau est trop haut (ou trop bas), il fait trop chaud (ou trop froid).

Car les pêcheurs sont menteurs, hâbleurs, mythomanes, de mauvaise foi, bref, des types en tous points sympathiques et attachants.

J'ai changé certes mais je comprends parfaitement ces solitaires qui attendent une improbable touche, tout en m'interrogeant sur le cours de leurs pensées profondes. Sont-ce de sombres idiots dont l'esprit tourne à vide ? Sont-ce de vrais philosophes pour lesquels la contemplation du bouchon immobile est l'occasion de méditer sur des problèmes existentiels ? Ou ne sont-ce que des maris brimés qui cherchent ailleurs qu'au bistrot l'oubli de frustrations domestiques ?

On trouve probablement de tout dans cette corporation, y compris bien sûr ceux qui viennent tout simplement se délasser sans se poser de questions. Sans compter ceux qui évitent d'aller voter. Le parti des pêcheurs à la ligne que le monde politique vilipende. Ce sont à mon avis des citoyens parfaitement responsables car aucun candidat à

quelque poste que ce soit n'a jamais promis que la pêche serait bonne, dont acte. Ils ne votent pas, comme on a l'habitude de le dire avec leurs pieds mais avec leur canne. Mon opinion est que ces pêcheurs sont cependant respectables car leur passion ressortit à une forme d'exutoire, de catharsis. Ils se défoulent non par leur vote mais par leur oubli des urnes.

Et puis la guerre se termina enfin et, après quelques péripéties, mon père revint de vacances. Je ne pense pas qu'à son retour la pêche ait été son premier souci. Il y avait tant d'autres choses dans sa vie en retrouvant les chemins de la liberté. Se plonger dans les temps nouveaux, retrouver une femme perdue de vue depuis cinq ans et probablement changée comme lui-même l'était, un fils inconnu, conçu juste avant l'exil, chercher un travail, refonder un foyer. Demandez-vous pourquoi je suis né en 1939 et mon frère en 1946 ? Il y a dû avoir une carence de câlins pendant cet intervalle.

Il n'était probablement pas lui-même un très grand pêcheur mais ne dédaignait pas de tremper du fil à l'occasion. Nous habitions Besançon, merveilleuse ville sortie dans la boucle du Doubs. Nous habitions un appartement de fonction à l'hôpital Saint Jacques, fondé par Louis XIV, qui avait construit ce magnifique édifice pour se faire pardonner sa cruelle conquête de la Franche-Comté. Nous étions littéralement cernés par le Doubs qui partout fait partie de la ville.

Le Doubs, source de beauté, de loisirs mais aussi de soucis quand il était saisi d'une de ses crues mémorables. Nous étions à l'intérieur de la boucle et l'eau pouvait y monter de façon inquiétante. Je revois mon père, la torche à la main en train de surveiller la montée des eaux dans les sous sols de l'hôpital qui contenaient des réserves de vivres et de médicaments, les transports hâtifs pour les mettre à l'abri, le souci constant et peu aidé par la météo de l'époque de savoir si l'on en avait fait assez ou pas. Montera encore, montera pas ? J'ai encore en mémoire le décompte des marches d'escalier que l'eau pouvait atteindre. Là c'est encore bon, si l'eau monte plus haut il faut revoir nos plans.

Oubliées ces hantises liées aux caprices de la rivière, il ne nous fallait qu'un petit quart d'heure de marche pour nous retrouver en pleine nature, entre les versants abrupts de Chaudanne, de Bregille ou de la Citadelle. Pas plus de cinq minutes pour tremper du fil dans l'ancienne Gare d'Eau près de Chamars (ex Champ de Mars) dont les quais de pierre soigneusement taillés s'harmonisaient avec les proches vestiges des remparts de Vauban. Les coins de pêche ne manquaient pas. Le Doubs fut donc le lieu de mes premières découvertes.

Le Doubs ! Dubis flumen ! Le fleuve incertain dont César aurait dit que son cours paraissait si immobile que l'on ne savait pas dans quel sens il coulait. Je ne lui pardonnerai jamais une telle affirmation et je proclame à la face du monde que César, s'il était un grand stratège, n'était qu'un observateur médiocre en matière de rivière et un pêcheur complètement nul. Il n'y avait qu'à lancer sa ligne pour voir dans quel sens elle dérivait. À sept ans j'en savais plus sur le Doubs que le futur empereur de Rome.

Mon père avait ressorti de dessous une cachette en forme de tas de charbon, du matériel d'avant guerre. Il y avait là notamment une increvable Cinq CV Citroën dite Trèfle, celle qui avait un cul en forme de proue de bateau. Comment cacher un véhicule sous un tas de charbon ? Il faut dire que ce tas était celui de l'hôpital voisin dans lequel ma tante travaillait. Rien à voir avec le petit tas que l'on gardait chez soi pour passer l'hiver. Il pouvait cacher une voiture. Une fois débarrassée de son noir carcan de poussière minérale, elle démarra au premier coup de manivelle et reprit allègrement du service (du matériel d'Avant Guerre !). Certes elle avait ses limites, 11 Cv réels et une pointe de vitesse à 60 km/h, et il nous fallait en descendre et la pousser dans les côtes un peu raides. Mais elle nous transportait gentiment sur des distances pas trop longues. Nous faisions souvent le même trajet qui nous menait chez mon grand-père jurassien et nous savions à l'avance quelle côte pourrait être franchie avec l'aide du seul moteur, quelle autre allait mettre nos muscles à contribution. Enfin cela dépendait du nombre de passagers et du matériel embarqué. Passera ? Passera pas ? Cela relevait du domaine de la spéculation.

Parmi les objets négligés par les fouilles teutoniques il y avait de l'innocent matériel de pêche qui reprit du service. Je découvris alors un autre monde. Même si selon toute vraisemblance mon père n'était guère plus qu'un pêcheur du dimanche, il me fascinait par sa façon de monter les cannes et les lignes. C'était pour moi la découverte du mariage d'un art et d'une technique, ce qui, entre nous, résume la quintessence de la pêche. J'entrai dans ma période initiatique. À défaut de choisir les meilleurs coins, il m'emmenait là où il y avait le moins de branches traîtresses et où je pourrais tremper du fil sans trop de risque. Il m'apprit à monter le matériel, à sonder le fond, régler le flotteur, à manipuler le ver et l'asticot, il me tint la main à mes débuts.

Et le miracle se produisit. Je vis mon bouchon osciller et je ressentis l'ineffable jouissance de la présence au bout de ma ligne d'un poisson. Révélation, émerveillement, triomphe ! Dieu qu'il était vif, combatif, mais, au prix d'un effort incroyable je le sortis de l'eau. Je ne sais plus si c'était une ablette, un gardon, une rousse, un goujon, une perche soleil ou Dieu sait quel autre poissonnet, de toute façon c'était pour moi un joyau scintillant de la rivière, un être mythique extrait des profondeurs aquatiques.

Puis, après le temps des découvertes et des enthousiasmes, vint celui des réalités. Les règles du jeu se révélaient, se précisaient. La pêche prenait une autre dimension. Je voyais bien que mes trophées n'avaient de valeur qu'à mes yeux et qu'alentour certains pêcheurs s'attaquaient à des poissons d'un autre calibre.

J'étais fasciné quand j'entendais l'annonce faite sur un ton faussement détaché « C'est *un mastard* ». La vue de la canne, courbée au bord de la rupture, l'âpreté du combat, les remous provoqués par le monstre quand il consentait à venir à la surface, l'incertitude finale de la bagarre, le poisson s'échappant parfois, par la casse ou le décrochage étaient pour moi un objet d'envie et de fascination. La pêche a ce côté à la fois pervers et loyal que j'aime. Il faut d'abord séduire l'adversaire, voire le leurrer. C'est à la fois une sorte de jeu amoureux et de jeu du cirque. Le jeu de la séduction et de la mort. Mais le poisson a sa chance et peut s'échapper. Et même si l'on gagne, la mise à mort reste à la

discrétion du prédateur. On peut toujours, tel le consul dans le Colisée face au gladiateur vaincu mais valeureux, lever le pouce et faire grâce au poisson en le rendant à son milieu naturel. Ce geste, impensable à l'époque, est entré il y a relativement peu dans une fraction de notre petit monde halieutique. Remettre le poisson à l'eau, quoi de plus noble ?

Je repense à cette occasion à une histoire récente et véridique Je faisais visiter à un ami Malien les beautés de notre proche Bugey. Soudain, remontant le cours de l'Albarine et en traversant Saint Rambert en Bugey (cher à Françoise Chandernagor), je vis, dépassant du mur du quai, une canne ployée qui attestait que son propriétaire tenait une truite. Je stoppai et nous assistâmes au combat puis à la prise de la truite qui fut, une fois capturée, décrochée et délicatement remise à l'eau. Elle venait de passer un mauvais moment mais elle avait la vie sauve. Je revois l'expression incrédule de mon ami, pour qui une telle attitude relevait de la pure stupidité. Tout poisson pris est à faire cuire, ce qui dans sa culture est une obligation. La priorité malienne est de manger. Je ne suis pas sûr de l'avoir convaincu du bien fondé des motivations de cet homme, pêchant pour le plaisir et soucieux de ne pas entamer le cheptel de la rivière. Français et africains n'avons pas les mêmes besoins, encore que le terme de besoin semble chez nous bien abusif et qu'à mon avis beaucoup de nos compatriotes pêchent encore trop souvent pour remplir le congélateur. Je dois avouer qu'il fut un temps où, pêchant en France, nous rapportions chaque jour le produit de notre pêche, gardé dans le congélateur de l'hôtelier, ce qui fait qu'en fin de semaine, cela remplissait à ras bord une glacière de bonne taille.

Mon voisin du village, celui là même qui m'avait fourni en fil et hameçons n'appartenait pas à cette moderne chevalerie. Dans cette époque d'immédiate après guerre il fallait se nourrir avec les moyens du bord. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, m'apparaissant alors comme un vieillard chenu, qui faisait partie de ces surhommes à la canne miraculeuse. Avec ses deux fils revenus eux aussi de longues vacances, il exhibait des tableaux de « chasse » mirifiques, étalant carpes, tanches, brèmes et barbeaux dont la taille me semblait incroyable,

comme autant de monstres aquatiques hantant les profondeurs obscures du Doubs.

Je me jurai qu'un jour j'en ferais autant. Ce ne sont pas à proprement parler des poissons dits nobles, mais, pour des raisons obscures et qui se rapportent à cette époque de mon enfance, la prise d'un barbeau me met toujours en transes. D'autant plus que ce satané poisson a une capacité à coller au fond qui dépasse parfois l'entendement. Je ne parle pas de la pêche de la carpe, poisson à la défense féroce, et qui requiert actuellement une stratégie et un matériel si précis que les carpistes sont devenus des spécialistes à part entière avec leurs techniques relevant d'un matériel et un savoir faire de pros.

Et puis le temps passa. Mon père s'était peu à peu désintéressé de la pêche. Les dimanches ne se passaient plus toujours au bord de l'eau. Sur le moment je n'ai pas vraiment su pourquoi mais maintenant je comprends mieux. Il s'était pris d'intérêt pour la cause que défendaient certains franc-comtois têtus « Comtois, *tête de bois* » d'une Alesia franc-comtoise. L'objet de la controverse était le village d'*Alaise* dans le Doubs. Cette hypothèse avait été avancée au XIX^e puis soutenue par Georges Colomb alias Christophe (oui, l'auteur du *Sapeur Camembert* !) qui avait relu et interprété à sa façon le « *De Bello Gallico* » de César. Il combattait avec acharnement l'insupportable suffisance d'*Alise Sainte Reine* la bourguignonne.

Un club s'était créé à Besançon, regroupant des croyants intégristes, mais aussi des curieux, dont mon père, plus amusés par l'hypothétique démonstration qu'une erreur historique capitale avait été faite, que décidés à mourir debout pour rétablir une vérité encore à prouver. Je pense qu'au sein de ces puristes, parmi lesquels s'affichaient quelques fanatiques, il faisait figure de doux sceptique, non pas athée mais agnostique. L'idée l'amusait sous réserve de preuves convaincantes. Il était à la recherche d'indices probants.

Certes en tout point *Alaise* pouvait correspondre à la description de César, on pouvait ergoter sur la description de ses déplacements entre les Eduens et les Séquanes. La situation d'*Alaise* sur une colline escarpée pouvait répondre aux propos de César dans le « *De Bello*

Gallico », mais tout le monde achoppait sur une certaine plaine de trois mille pas qui, lieu de combats épiques, existait certes vers *Alaise*, au moins dans sa longueur, mais dont la faible largeur s'accommodait mal de l'idée des affrontements dont elle aurait pu être le siège. Mais deux mille ans après ! Où s'arrêtaient les bois qui la bordaient ?

Je crois savoir que la querelle n'est pas totalement close et qu'il y a encore des défenseurs de cette hypothèse.

Dans cette quête, toute la famille arpentait avec entrain chaque dimanche les alentours du petit village d'*Alaise* à la recherche de vestiges gaulois. Nos lieux de sortie s'appelaient *Alaise*, *Saraz*, *Echay*, *Lizine*, *Chiprey*, *Eternoz*, *Amancey* et j'en oublie. Chaque année avait lieu une grand messe à *Myon*, avec allocutions enflammées, suivies d'un banquet style très XIXème. Il fallait tordre le cou à cette idée saugrenue que cette *Alise* machin chose pouvait avoir été le lieu de la reddition de Vercingétorix. Et, des vestiges, il y en avait. Ce qui prouvait une forte présence gauloise en cet endroit mais d'ici à prouver qu'*Alaise* était la vraie *Alésia* il y avait encore un peu de chemin à faire.

Napoléon III, dit Le Petit, qui avait donné son aval à l'hypothèse officielle « *Alise Sainte Reine* », était honni par autant de petits Victor Hugo bien décidés à en découdre sans pour autant s'exiler dans quelque île anglo-normande ou à la rigueur sur quelque tertre franc comtois. Nous n'étions qu'à quelques kilomètres des villages de *Montmaboux* et *Nans-Sous-Sainte-Anne* (alias *Longeverne* contre *Velrans*) qui ont inspiré à Pergaud « *La Guerre des Boutons* ». Et rétrospectivement, je ne puis m'empêcher de trouver un lien de parenté entre la pittoresque guerre villageoise de Pergaud et la drôle de dispute qui faisait rage autour d'*Alaise*. Cette querelle d'adultes avait des allures de chamailleries de gamins. Il n'y manquait que les boutons.

Je me rappelle, au cours de ces vagabondages répétés, avoir admiré la Loue et le Lison qui cernent le site et sont parmi les plus belles rivières à truites de France. Mon père arrivait parfois à en oublier ses recherches favorites, s'arrêtait sur un pont et nous laissait contempler les majestueuses truites qui, sous trois mètres d'eau cristalline et ignorant royalement notre présence, vaquaient

tranquillement à leur nonchalante quête de nourriture. Mais à cette époque mon regard ne restait qu'une vaine fascination, un fantasme. Ces bijoux étaient inaccessibles. L'idée de tenter de les prendre m'effleurait certes non sans un certain frisson, mais j'en étais bien incapable et nous étions à la recherche d'une vérité historique où la pêche n'avait pas vraiment sa place.

En tout cas c'était pour lui l'occasion de retrouver des amis, plus ou moins convaincus, qui à des degrés divers, étaient intrigués par cette idée un peu iconoclaste d'une *Alesia* franc-comtoise, sans pour autant être prêts à mourir pour la cause.

Exit donc la pêche. C'était le temps des fouilles archéologiques et des disputes d'historiographes. Car je ne vous dis pas à quel point le *De Bello Gallico* fut lu, relu, interprété dans un sens ou dans l'autre, car la plupart d'entre eux lisaient le latin dans le texte, pour savoir si César était dans notre actuelle Bourgogne ou en Franche-Comté au moment de la prise d'*Alesia*. À vrai dire, personnellement, je m'en foutais un peu.

Puis vint le temps des examens, des concours, des copains et des filles.

Autres préoccupations. Plus excitantes pour l'ado que j'étais. Et pourtant !

Mais je n'ai jamais pu me défaire de la sale manie de regarder l'eau. Encore aujourd'hui, le simple fait de passer en voiture sur un pont attire invinciblement mon regard vers la rivière qu'il enjambe. En un éclair je la jauge : largeur, profondeur supposée, courants, rives, type de pêche possible. Ma plus grande déception est de passer sur un pont qui n'enjambe qu'une voie ferrée ou une autre route. Un pont qui ne passe pas sur une rivière n'est qu'un attrape-couillons. J'y ressens une frustration, une sorte d'imposture. Si à l'inverse la végétation recouvre complètement un ruisseau invisible lors de ma fugitive inspection, je me sens comme grugé. Je n'ai pas vu l'eau. S'il ne tenait qu'à moi, je m'arrêtera sur tous les ponts, à condition qu'il y ait une rivière à voir.

Un paysage, une ville sans perspective aquatique me laissent sur une vague impression de malaise, un sentiment de manque, d'inachevé. Je me laisserais plus facilement séduire par les chutes du Zambèze que

par les Pyramides d'Égypte. J'ai entendu récemment un architecte, constructeur de tours, qui affirmait ne pas pouvoir se passer de l'eau dans son projet urbain. Mon credo culturel est plus nourri des bijoux de la nature engendrés par l'eau que des pierres desséchées en dépit du génie de l'homme. J'accepte d'avance la volée de bois vert que les égyptologues ne manqueront pas de m'asséner. Il faut bien qu'à côté des passionnés de vieilles pierres et du Dieu Râ, Dieu du soleil, il y ait des adeptes de Poséidon ou des Naiades. Et j'en fais partie.

Je ne pouvais jamais m'empêcher, sur le chemin qui menait au lycée, de faire un petit détour afin de jeter un coup d'œil par-dessus le mur du quai Vauban ou depuis le pont Battant, pour juger de l'état de la rivière, repérer quelque pêcheur et saisir l'instant fugitif d'une capture.

Il y avait, en permanence, sur le quai en contrebas, une kyrielle de pêcheurs, postés à touche-touche, donnant l'impression de faire la queue pour s'emparer d'un produit rare. Comme une scène de pénurie, alors que les prises abondaient. Ou peut-être l'image de ces vautours qui se battent ou pour le moins font la queue pour s'emparer de la bonne affaire, un matin de soldes. Vous comprendrez facilement mon engouement pour les soldes. Ils n'étaient pas là par hasard. La bonne ville de Besançon déversait à cet endroit, par l'intermédiaire d'un égout exposé à la vue de tous, les effluents de toute la population vivant dans la boucle du Doubs. La notion d'écologie n'existait pas et le Doubs en dépit de ces déplorables vomissures me semblait rester une rivière tout à fait fréquentable.

Cette manne peu ragoûtante attirait les poissons et par là même les pêcheurs. Il faut dire que ces tristes déversements contenaient plus de fonds de vaisselle et de latrines que de produits de nettoyage. On peut dire en quelque sorte que les poissons faisaient leurs choux gras de ce que les bisontins n'avaient pas mangé ou digéré. Ces confrères pas trop regardants oubliaient l'égout pour ne s'intéresser qu'au volume de la friture. Inutile de dire que les prises se succédaient et que mon œil fasciné n'était pas en manque de spectacle. J'avais beau voir prendre ablette sur ablette, je ne me lassais pas de regarder. La vue d'un poisson extrait de l'eau m'apparaissait et m'apparaît toujours comme un miracle

sans cesse renouvelé. Malgré une certaine expérience et parfois de jolies réussites, je ne peux m'empêcher d'être ému devant la prise de ces petits bijoux, sans jamais me lasser du côté éminemment répétitif de ces exploits de pacotille.

Je devais faire un effort méritoire pour m'arracher à ma contemplation et rejoindre en temps voulu le lycée où m'attendaient des cours plus arides que celui du Doubs.

Plus bas, en aval du pont Canot se situait l'exutoire des abattoirs avec force rejets essentiellement de sang. Autre coin intéressant et que je surveillais, mais différent, car à cet endroit le Doubs était profond, bordé par un à pic rocheux abrupt et que seuls les pêcheurs munis de cuissardes pouvaient atteindre à la quête de sujets d'un autre calibre. Moins dense en prises mais tout aussi passionnant quand voyait arriver à l'épuisette un sujet majestueux vaincu par la malice humaine.

Je n'ai revécu une telle fascination dans ma contemplation que devant la vue de la mer quand elle est grosse. Je suis capable de rester des heures à observer la vague qui vient battre le rocher, toujours renouvelée mais jamais la même, inconscient du temps qui passe jusqu'à oublier les heures écoulées dans la vision fascinée de ce spectacle mille fois répété et toujours différent de l'eau à l'assaut du rocher. Jusqu'à semer l'inquiétude parmi mes proches devant mon absence inexplicablement prolongée.

J'atteignais ainsi à une sorte de Nirvana. En fait probablement le fait de ne penser à rien. Ce qui pour moi est un luxe exceptionnel et que je n'ai que trop peu connu. Il y a tellement de gens qui pensent constamment et vous obligent à penser en permanence, j'ai dû tellement sans cesse penser, réfléchir, que ce vide béant dans ma conscience reste un moment, dans sa vacuité, d'une rare plénitude. Faire le plein de vide !

Ne vous est-il pas arrivé en revanche d'avoir un air songeur, ce qui correspond en général à une vision intérieure précise dissimulée derrière un regard absent, et de vous entendre poser la question :

— À quoi penses-tu ?

La réponse la plus fréquente est :

— À rien.

Ce qui est en général est archifaux car vous avez en tête des idées que vous n'avez absolument pas envie de partager.

Ne penser à rien est autre chose, c'est une méditation solitaire. Un néant absolu, un vrai luxe intellectuel, et qui demande des dons particuliers ou des circonstances exceptionnelles. Je n'y arrivais parfois qu'au bord de l'eau, bercé par la répétition de la vague ou la chute obstinée de la cascade.

Mais j'avais perdu la voie pour y parvenir. J'étais trop souvent rattrapé par l'implacable quotidien.

Puis vint le temps du mariage, des enfants, du travail. J'avais, sans en avoir vraiment conscience, tiré un trait sur ces vieilles lubies.

Mais la pêche est peut être pour certains une sorte de drogue. Et une drogue est une drogue. Vous vous croyez guéri, vous l'avez oubliée. Elle semble vous avoir oublié, mais sans prévenir elle vous rattrape. Quel fumeur, quel alcoolique, anonyme ou célèbre, n'est-il pas retombé dans ses travers ? L'alcool, le tabac, l'héroïne et autres babioles contiennent en elles autant de pouvoir addictif que la pêche. J'avais oublié que j'étais un drogué, fondamentalement mordu de pêche. À ce propos j'aime ce terme de mordu appliqué à la pêche. Les mots nous jouent parfois de drôle de tours. En l'occurrence le mordu est bien celui qui rêve de faire mordre son adversaire. Le prédateur et sa victime se rejoignent dans le même terme. Qui est ou a mordu ? À vous de juger.

Comment ai-je bien pu rechuter ?

Je plaide non coupable. Je n'y suis pour rien. J'ai eu la malencontreuse idée d'épouser une femme qui possédait en Haute Saône une maison de campagne, une vieille habitation familiale bordée par un ruisseau. Ce n'était pas le timide ru de mon enfance. C'était une solide résurgence qui prenait sa source dans le village même où elle alimentait un magnifique lavoir du XVIII^e en pierre de taille et qui avait retenti autrefois du joyeux battage et des commérages des lavandières. De là il s'écoulait, franchissant gentiment de petites cascades en longeant notre ancienne ferme familiale avant de continuer une course plus assagie à travers les prés. Notre bâtisse était la dernière du village et

donnait sur un vaste paysage de champs et de bois jusqu'à l'infini. Un univers de verdure et de repos, où l'on aurait pu tourner une belle séquence publicitaire destinée à vanter je ne sais quel produit à déguster en famille au petit déjeuner.

Il n'y avait initialement pas l'eau courante et les toilettes se résumaient à une petite cabane en surplomb du ruisseau que l'on pouvait contempler à travers la lunette de l'édicule. Nous polluions de façon éhontée. Il faut dire que par eaux basses, le produit de nos émonctoires avait tendance à sécher sur le bord. Mais, le croiriez vous, le ruisseau regorgeait de truites. L'eau courante ne nous fut octroyée que quelques années plus tard, ainsi que la possibilité de construire de vrais WC reliés à une fosse septique. Il fut une époque où les lavandières lavaient dans le ruisseau, où certains riverains y balançaient leurs déjections et où le ruisseau regorgeait de poissons. Allez comprendre !

Ces cascadelles, juste sous ma fenêtre, me gratifiaient d'un chant d'une douceur infinie qui berçait mes nuits. Si par hasard les caprices de l'eau, au détour d'une crue hivernale, avaient endommagé certaines d'entre elles, je m'empressais de replacer quelques roches égarées pour les rendre à nouveau capables de reproduire le petit clapotis, le doux chant qui accompagnait mon sommeil.

Et dire qu'il y en avait dans le groupe familial pour prétendre que ce joli gazouillis de l'onde les empêchait de dormir. À leur décharge il est vrai, je dois dire que c'étaient des parisiens pour lesquels l'ordinaire de leurs nuits est plus bercé par le bruit du trafic automobile que celui de l'eau. J'ai toujours eu du mal à admettre que l'on puisse se plaindre de son joli murmure. Pour moi c'était une musique céleste qui m'aidait à trouver un sommeil qui trop souvent avait tendance à me fuir.

Les habitants du village venaient y tremper du fil et en revenaient parfois avec de jolies prises. Mais à l'époque je ne les voyais que comme des objets de foire : la jolie poupée que l'on a gagnée au tir à la carabine, dont on ne sait que faire. Mais qui a cependant en l'occurrence le mérite d'être comestible. J'étais plus soucieux de ma carrière, de ma famille, la musique que de la pêche.

Et puis le seul poisson à prendre était la truite, et la truite, je ne connaissais pas.

Cependant, un jour, ma fragile carapace vola en éclats au détour d'une banale question de mon épouse.

— Pourquoi ne nous pêches-tu pas toi aussi des truites ?

Oulala! Que n'avait-elle pas dit ? Cette perfide insinuation, ce doux chant de sirène, se fit un rapidement un chemin sournois dans mon esprit. Mes préoccupations de l'époque furent vite balayées par une suggestion aussi insidieuse. Je retombai immédiatement dans mes rêves d'enfant. Prendre des truites : pourquoi pas ?

Ma femme, si elle avait eu conscience de ce vers quoi elle m'entraînait, aurait sûrement tenu sa langue. Elle me poussait vers ce qui n'était pour elle qu'un aimable divertissement, une inoffensive façon de me détendre et, le cas échéant, d'agrémenter le menu familial. Elle ne savait pas qu'elle me faisait basculer dans le monde exclusif de la pêche. Elle m'avait proposé un banal pétard à fumer et j'avais déjà la seringue à la main. Une drogue dure. Celle qui est capable de compromettre la vie de famille, celle qui, les bons jours, ceux où ça mord, vous fait oublier l'heure du repas. Celle qui, pour des raisons tactiques, vous pousse au bord de l'eau quand vous devriez être auprès des vôtres. Celle qui vous fait partir avant l'aube pour traquer la friture ou le carnassier, celle qui vous fait revenir d'un coup du soir au diable vauvert à minuit passé.

Toute femme qui envisage de lier son existence à un homme devrait, avant toute chose lui demander s'il est pêcheur. Elle saura alors à quelles concessions elle devra consentir.

Qui n'a pas vu la malheureuse épouse du pêcheur, résignée, sur un pliant ou dans la voiture garée non loin, s'adonnant à un tricot mélancolique et machinal pendant que son pêcheur d'époux s'enferme dans un mutisme concentré, entrecoupé de phrases de haute volée du genre « oui, non, ça bouge, vas-y, salope, j'tai eu, eh merde ? » Le pêcheur le plus courtois, lettré, intelligent, cultivé, évacue au bord de l'eau un tombereau de platitudes et de grossièretés.

Le chasseur planifie son projet, prévoit ses jours de traque, organise ses battues, n'oublie surtout pas le repas de midi, auquel les

épouses sont le plus souvent conviées quand elles n'en sont pas les vraies organisatrices. À l'opposé le pêcheur est imprévisible car tributaire des caprices de la météo et du poisson. Le chasseur doit tuer, le pêcheur doit d'abord séduire. Il ne suffit pas de voir le poisson pour l'occire. Il faut d'abord lui donner faim, ou en tout cas l'envie de manger. Le pêcheur est perdu pour une vie familiale réglée. La truite du moucheur a la désolante manie de se nourrir soit à midi soit le soir. Femmes de pêcheurs, apprenez à passer à table voire à aller vous coucher sans votre époux ! Il y a tant d'hommes qui ne sont pas pêcheurs !

Réfléchissez.

Bien entendu, je me retrouvai vite, canne en main, à la recherche du trophée. Hélas j'avais beau m'appliquer, mon ver ou ma sauterelle n'avaient pas le charme nécessaire pour tromper la soupçonneuse truite. Ma technique de la pêche au toc, joli terme qui décrit la sensation qu'a le pêcheur quand une truite vient mordre son appât, il faut bien l'avouer, était balbutiante. J'arrivais au mieux à tromper quelques bébés naïfs indignes de figurer dans une assiette. Et pourtant je savais pour les avoir vus dans le panier de mes collègues en Saint Pierre qu'il y avait de sacrés bestiaux dans ce modeste ruisseau.

J'eus cependant un jour de triomphe. C'était, je m'en souviens bien, le jour de la fête du village. Le premier dimanche d'août. Loin des flonflons, des stands de tir, des autos tamponneuses et de la traditionnelle course cycliste, je rampais dans les herbes avec des ruses de Sioux pour laisser dériver une sauterelle que je venais de capturer dans le pré. Ce n'est pas toujours de la tarte que de saisir une sauterelle qui a la mauvaise habitude de s'élancer quand vous ouvrez la main pour la saisir. Et puis il y a des coins à sauterelles et des coins sans, allez savoir pourquoi ? Donc la quête de la sauterelle était pour moi la première étape de la quête de la truite.

Certains pêcheurs font leur cueillette à l'avance en leur arrachent les pattes de derrière. Bon. Bien que décidé à les faire engloûtir par une truite, je ne pouvais me résoudre à cette mutilation qui me répugnait. En revanche garder dans une boîte des sauterelles qui sautent vraiment

est une vraie gageure. Quand vous l'ouvrez vous risquez une débandade générale. Sensiblerie de ma part ? Probablement. Mais je devais à chaque fois partir à la recherche d'une nouvelle sauterelle ce qui ne faisait pas de moi un stakhanoviste errant de la pêche au toc.

Et j'ai eu ma première touche suivie d'une magnifique prise qui atterrit bientôt dans mon panier. Quel régal de voir cette truite aux points rouges couchée sur un lit d'herbes. C'était un jour de folie et j'enchaînai les captures, toutes semblables. J'en avais six. J'aurais pu essayer d'en prendre plus mais mon excitation était telle devant une réussite aussi éclatante que je ne pus m'empêcher de retourner à la maison pour faire admirer à tous l'étendue de mon exploit. Nous étions six à la maison. Une truite pour chacun. Je fus gentiment mais perfidement douché par mon beau père qui me demanda, mine de rien, si je les avais mesurées. Ce qui fut fait. Patatras ! Elles mesuraient environ 17-18 centimètres, bien en dessous de la taille autorisée, 23 centimètres. Mon regard enthousiaste, quasi amoureux en avait fait des trophées, j'avais cru prendre de magnifiques poissons et j'avais innocemment et joyeusement capturé quelques adolescentes. Une sorte de pédophile de la pêche. J'avais en quelque manière braconné. De toute façon elles étaient mortes et finirent à la poêle. Mais je n'étais pas vraiment fier de moi et je courrais toujours après ma première vraie truite.

Les vacances tirant sur leur fin, agrémentées de jours d'une vacuité désolante (il y a des jours où aucun poisson ne daigne s'intéresser à vos appâts), se terminèrent sans je que réussisse la moindre prise valable.

Et puis en un rien de temps le paysage changea. Mon petit paradis ne plaisait pas à tout le monde. Le ruisseau avait parfois des colères subites et s'en allait sans vergogne inonder les prairies et les champs alentour. Plus d'une fois notre maison fut menacée par des crues brutales et sauvée tout bêtement par le fumier.

Henri dit Riri, notre voisin et ami paysan avait dans sa cour, comme il se doit chez tout paysan de là bas, un joli tas de fumier. C'était l'habitude en Haute Saône. Le tas de fumier, au diable les

odeurs, s'exhibait juste en face de la porte comme un signe de prospérité. Il attestait de l'importance du cheptel. Les poules allaient y chercher pitance. C'est aussi dans ses alentours bucoliques et parfumés que nous trouvions les vers pour taquiner dame truite. En cas de menace aquatique notre vigilant voisin érigeait devant la montée des eaux une barrière de fumier qui ne laissait rien passer. Rien de plus imperméable que le fumier. Je crois que la méthode est tombée en désuétude, bien qu'ayant fait ses preuves par le passé. Quoique malodorante, elle nous a évité bien des tracas.

De plus ce ruisseau capricieux faisait injure au cadastre. Son tracé sinueux dessinait des courbes imprévisibles qui donnaient aux parcelles, avec une fantaisie éhontée, des allures de pièces de puzzle. Le temps du remembrement était venu. L'occasion était belle de mettre de l'ordre dans tout cela, de tracer de superbes lignes droites, de creuser suffisamment profond pour que plus jamais cet insolent ru ne vienne recouvrir les prés.

Après les ingénieurs de la DDE qui dessinèrent de géniales rectilignes avec une règle et un crayon et prirent au passage leur pourcentage sur les travaux entrepris, on vit arriver les engins qui en un tournemain coupèrent et comblèrent ces virages saugrenus et transformèrent mon gentil mais fantaisiste ruisseau en un profond couloir rectiligne, un semblant de canal de Corinthe en miniature. Plus besoin de fumier devant la maison, mais plus la moindre truite dans ce sinistre corridor. L'eau coulait sans obstacle dans ce pauvre fossé au fond jaunâtre, creusé à même la glaise. Mais certes le cadastre avait du coup repris de l'allure.

J'ai longtemps pensé à l'ancien cours de ce ruisseau par le biais d'un noble peuplier auquel je vouais une sorte de culte. Ce dernier avait autrefois bordé un de ses méandres, mais se trouvait relégué en plein pré, loin du cours rectiligne du canal. Il était là, dressé comme un vestige, un menhir, un totem, un reproche, en souvenir des anciennes divagations du ruisseau. Tout était foutu. Le ruisseau était mort. Plus rien à pêcher. Que pouvait-il arriver de pire ? Rien a priori.

Et bien si !

Les élus avaient décidé d'offrir tout le confort moderne à leurs administrés. Il s'agissait d'un système d'assainissement sous forme de tout à l'égout, ce qui en l'occurrence signifiait tout à la rivière. L'idée d'une station d'épuration avait été évoquée pour être aussitôt rejetée. Trop chère, sans intérêt, et puis, songez donc que même la ville voisine de Vesoul n'en avait pas. Pourquoi nous ruiner, nous, pauvre village dans un tel investissement ? Si bien que le rectiligne canal se mit à charrier les effluents de la communauté. Un vrai bonheur. Entre temps nous avons dû, car reliés au réseau d'adduction d'eau, nous équiper d'une fosse septique. Nous fîmes construire de véritables toilettes. Enfin ! Finis les trop visibles étrons. Et puis il n'y avait plus à sortir de la maison pour satisfaire nos besoins. Pas besoin de sortir par tous les temps, de se geler le derrière. Nous pouvions nous soulager en toute sérénité. Quel confort ! Nous étions enfin entrés dans l'ère de la modernité. Les quelques déjections qui stagnaient dans la rivière avaient fait place à un flot continu véhiculant les rejets de tout le village.

Adieu veaux, vaches ...et truites.

Il me restait toujours l'Ognon voisin pour taquiner le goujon. Une friture de goujons frais pêchés, je ne vous dis pas, ou des filets de perches tout juste sorties de la rivière, un régal. Mais de truites, plus question.

Mes rêves de truite évanouis, j'aurais vraisemblablement dû jeter l'éponge. J'étais prêt à regagner le camp du commun des mortels, des gens pour qui la pêche reste un pittoresque délassement. Mais le hasard me mit alors sournoisement sur une piste nouvelle, qui changea tout dans ma vie de pêcheur, dans ma vie tout court.

Un des villageois qui en plus de fréquenter le ruisseau pêchait à la mouche, et à qui je contaï mes désillusions, me glissa dans l'oreille :

Pourquoi ne vas-tu pas voir Bresson à Vesoul. C'est le plus grand pêcheur à la mouche de France. Il pourra t'apprendre à lancer, t'initier, te conseiller et te faire prendre des truites.

L'idée fit « mouche » si je puis dire.

Il ne me restait plus qu'à aller rendre visite à l'illustre gourou qui était d'autant plus facile à rencontrer qu'il avait un magasin de pêche.

Je le revois encore derrière son comptoir. Un homme proche de la soixantaine, à la chevelure grisonnante mais drue, de taille moyenne, mais à la silhouette mince et élancée, au port souple probablement entretenu par la fréquentation des rivières et à la pratique assidue du tennis. Car il faut vous dire que la pêche à la mouche n'a rien à voir avec la mélancolique contemplation du bouchon évoquée précédemment. C'est une pêche tout en mouvement, une traque, une chasse où l'habileté du geste associée à la ruse permettent de faire prendre à la truite des vessies pour des lanternes ou plus exactement une plume enroulée sur un hameçon pour un insecte flottant. Il faut pour cela s'avancer sur les rochers parfois traîtres de la rivière, la traverser jusqu'au bord du grand bain, remonter sur des berges qui peuvent à l'occasion dominer les eaux de plusieurs dizaines de mètres, suivre des sentiers hasardeux pour la retrouver un peu plus loin, tout sauf une sinécure.

Pour en revenir à mon futur mentor, il avait un regard pétillant d'intelligence, qui était capable de vous jauger dans l'instant. Il savait vite à quel genre de client il avait à faire. Il avait ses têtes. Des habitués, des novices, soit réservés comme moi, ce qui n'était pas pour lui déplaire, soit trop sûrs d'eux et qu'il savait remettre à leur place d'une remarque courtoise mais cinglante. Il avait aussi son jardin secret, ses copains de pêche de toujours, dont il parlait parfois mais que l'on ne voyait jamais. Il évoquait souvent devant moi, dans ses plus belles histoires, Totor le coiffeur que je n'ai jamais vu, à tel point que je me suis parfois demandé s'il avait jamais existé. Il avait aussi ses ennemis jurés, avec en première ligne les instances dirigeantes de la pêche locale ainsi que les pollueurs les plus notoires des rivières qu'il fréquentait. Il était aussi en perpétuelle bagarre avec d'autres pêcheurs connus dans l'hexagone, rivaux en notoriété mais aux pratiques à son avis douteuses ou déloyales. Chaque rencontre avec lui commençait par une interminable litanie des combats qu'il menait contre ses différents adversaires. Je bouillais à chaque fois que je l'écoutais, dans l'attente du moment de parler enfin de pêche, car bien sûr ces diatribes me dépassaient. Je ne pensais qu'à prendre de la truite.

Il avait de plus cet inimitable accent franc-comtois traînant, donnant l'impression à la fois d'une lenteur d'esprit et d'un jugement limités, ce qui n'était bien sûr pas le cas. C'était un mélange d'accent bourguignon et alsacien, que je trouvais si lourd que moi, enfant du pays, je m'étais laborieusement appliqué à le perdre, mais dont l'audition dans la bouche de l'autre me plongeait dans le ravissement. Avec un soupçon de réserve toutefois. Quand je me trouvais discuter avec une jolie franc-comtoise, je ne pouvais m'empêcher d'avoir une réaction à la fois amusée et réservée devant cet accent particulier qui détonnait quelque peu dans sa bouche et qui faisait lui conférer un air faussement péquenot.

Il est curieux de constater que certains accents donnent une idée fausse de l'interlocuteur. Le provençal le plus borné vous séduit par le chant de son accent. Le franc-comtois le plus subtil vous apparaît au premier abord comme un plouc de la pire espèce. Pagnol a su faire chanter cet accent provençal, Pergaud hélas, et pourtant que de folklore dans son œuvre, est mort trop jeune pour faire apprécier, par le cinéma ou le théâtre cet accent franc-comtois. Domage, car il aurait été un chanteur puissant de cette culture. Clavel s'est trop laissé prendre par son action pour s'intéresser à cet accent à la fois traînant et subtil. Il ne se préoccupe pas plus du jargon franco-canadien que de ce parler franc-comtois. Depuis ce dernier a constamment été occulté. Il ya tant à dire sur ce sujet.

Bresson était un homme de terroir. Il était né là et connaissait à cent kilomètres à la ronde chaque rocher, chaque méandre j'allais dire chaque truite de chaque rivière.

Cette connaissance lui venait de ses racines et de ses antécédents. Il faut dire qu'avant d'avoir été un honnête commerçant il avait, dès l'enfance, fréquenté toutes les eaux de la région. Il avait fait la guerre d'Indochine, en était revenu avec une tuberculose, heureusement guérie et était pensionné de guerre. C'était un redoutable écumeur de rivières. Il pêchait pour vendre ses truites aux restaurants quand ce n'était pas pour agrémenter les menus de la préfecture. Cela n'avait rien d'illégal à l'époque. Il était pêcheur professionnel et pouvait de façon licite vendre

son poisson. Il pêchait exclusivement à la mouche et, en toute saison, il devait prendre du poisson pour mettre du beurre dans les épinards. Il avait une obligation de résultat que seuls les plus grands compétiteurs actuels peuvent imaginer.

De l'ouverture à la fermeture de la pêche à la truite (de mars à septembre) il hantait les rivières. Il savait parfaitement où et comment pêcher. Dans les eaux glaciales de mars, sous les canicules de l'été ou dans les rivières asséchées de septembre. Il était doté d'une vue hors du commun qui lui permettait de voir le poisson là où personne ne l'aurait deviné. Il aimait à rappeler que, dans son enfance, il était régulièrement sollicité pour retrouver l'aiguille de la grand-mère tombée dans l'herbe, ou dieu sait quel objet minuscule égaré et invisible au commun des mortels. On lui avait reconnu à l'armée quinze dixièmes d'acuité visuelle. Il devait y avoir un zeste de vantardise car je ne crois pas que les échelles de mesure d'acuité visuelle de l'armée aillent jusque-là. Il savait comme nul autre présenter au poisson la mouche qu'il fallait comme il fallait. Sans qu'il ne me l'ait jamais vraiment dit, je pense qu'il était rarement bredouille.

Il était très secret sur ses performances. Je crois que cela venait du fait qu'il était considéré comme le meilleur preneur de truites de toute la région, sinon de la France entière. Cette réputation le mettait sur la défensive, sauf vis-à-vis de ses amis intimes ou des tout novices. Il se sentait à tort ou à raison constamment défié, situation qu'il appréciait peu. Allez savoir. Les aléas de la pêche ! Si quelqu'un faisait mieux que lui ? Bien que faisant partie de ses élèves estimés, et bien qu'ayant partagé nombre de parties de pêche avec lui, je n'ai jamais su ce qu'il avait dans son panier. Je lui montrais le mien, il approuvait ou déplorait suivant les cas, mais jamais je n'ai vu le résultat de sa pêche.

Il devait probablement, se sachant traîner une solide réputation, se réfugier dans cette sorte de réserve qui le mettait à l'abri des comparaisons. Je me plais à penser, sans aucune preuve, que certains jours j'ai mieux réussi que lui. Pourquoi pas ? Il y a aussi une part de chance dans notre sport.

Les sociétés de pêche avaient parfaitement compris son efficacité et il s'était vu interdit de permis dans nombre d'entre elles. Sa réputation de preneur de poisson en faisait une espèce d'Attila des rivières derrière lequel il n'y avait plus rien à prendre. Ce qui était tout de même un tantinet exagéré. S'il repérait un poisson prenable, il le prenait, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Or le pêcheur local français se considère encore souvent, actuellement encore, comme plus ou moins propriétaire des truites de sa rivière.

Toute intrusion d'un pêcheur « étranger » est vécue comme une sorte de tentative de vol voire de viol. Qu'il paie sa carte de pêche à la société locale, quoi de plus naturel et obligatoire, qu'en plus il prenne du poisson est aux limites du tolérable. J'ai compris très vite l'attitude à adopter quand on va pêcher chez les autres (pêcher chez soi est un privilège rare). Si je rencontre un aborigène et qu'il m'interroge sur ma pêche, je lui dis invariablement que c'est un jour désastreux ou que seules les petites sont dehors, bref, que je suis bredouille, même si ce jour-là mon panier est bien garni. C'est un gage de tranquillité : je n'ai pas pris ses poissons. Il me considère comme un inoffensif touriste. Je ne peux m'empêcher de sourire intérieurement. Qui a dit qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que de passer pour un idiot aux yeux d'un imbécile ?

Quant à Bresson, il avait évolué, monté un petit magasin d'articles de pêche, d'abord un simple kiosque sur les quais du Durgeon, rivière sans truite qui traverse nonchalamment Vesoul, mais dans lequel mon beau-père avait, pendant la guerre, par les nasses et les filets, capturé nombre de brochets d'anguilles et autres, histoire de faire bouillir la marmite en ces périodes de pénurie.

La loi Guillon interdisant la vente des truites pêchées en rivière avait mis fin à sa petite industrie. Mais il était devenu tout à la fois le philosophe et le prosélyte d'une pêche mesurée, propre, respectueuse des rivières. Il était devenu un sage de la pêche à la mouche, d'où sa guerre perpétuelle contre les pollueurs, les dirigeants de la pêche et leurs lâchetés ou leurs compromissions. Et puis il avait pris pignon sur rue. Un vrai magasin. Il vendait du matériel et du savoir-faire ainsi que des

mouches de sa composition qu'il faisait fabriquer par une douzaine d'ouvrières travaillant à domicile pour le fournir en French Tricolores ou autres Peutes (mot franc-comtois qui veut dire vilaine, prononcer avec un E ouvert comme dans petit, nous sommes dans l'oral pur : il est pe, elle est pete, ni peute ni pête, tout simplement p,e,pe comme b,a, ba. Ces mouches étaient de son invention. La peute (il faut bien lui trouver une orthographe lisible par les non vésuliens) avait son histoire.

Bresson avait une certaine conception de la mouche artificielle. Il ne visait pas l'imitation fidèle des mouches de la rivière. Il était plutôt pour une conception d'ensemble, évocatrice de tout et de rien en particulier, et cela marchait comme l'a prouvé le succès mondial de la French Tricolore qui associait en un mélange sommaire trois couleurs de plumes, gris clair, roux et gris foncé, sans souci de ressemblance à quelque insecte que ce soit. Un impressionniste de la mouche.

Et cela reste une des mouches les plus efficaces depuis des décennies. Je ne connais pas les origines de la Tricolore. Mais il m'avait raconté l'histoire de la Peute. C'était un jour d'ouverture dans le Dessoubre, affluent du Doubs et magnifique rivière. La Loue ou le Doubs en plus petit. Mais d'un charme incroyable, rivière calcaire avec tufs, loin de tout hormis une petite route qui le suit de plus ou moins près. Il n'y avait qu'en été que quelques baigneurs venaient s'y tremper le week end. Pas de canoës, la plaie des moucheurs.

Ce jour là, par une froide journée de mars, aucune mouche ne marchait. À bout d'imagination il accrocha une mouche plutôt vilaine, faite en plumes de canard, conçue un soir d'hiver où il s'adonnait à des inventions parfois farfelues. Une plume de canard enroulée le long d'un hameçon, sans souci ni de vraisemblance ni d'esthétique. Elle était plutôt vilaine donc peute en parler franc comtois. Le résultat visuel n'était pas mirobolant et il aurait été recalé sans façon dans n'importe quel concours de montage de mouches, mais il l'avait gardée dans sa boîte. Et cette vilaine mouche, cette mouche du désespoir lui fit prendre plusieurs truites. Son copain Totor le coiffeur qui pêchait non loin lui demanda avec quoi il prenait quand tout le monde était capot. Il

répondit « Avec la peute » ce qui voulait dire la vilaine. Et c'est ainsi que la peute fit son entrée au panthéon des mouches artificielles.

On venait le consulter pour savoir quelle rivière pêcher et comment s'y prendre. Je le soupçonne d'avoir donné parfois, en fonction des affinités qu'il avait avec ses clients, des informations plus ou moins exactes. Je ne serais pas étonné de savoir qu'il gardait pour lui et ses amis les meilleurs coins. C'était, comme pour les morilles, un secret jalousement gardé. Il devait m'avoir à la bonne car un jour où, moucheur déjà confirmé, je venais le saluer et prendre des nouvelles de la pêche comme chaque fois que je me rendais en Haute Saône, il me glissa dans le creux de l'oreille que le meilleur coin pour l'instant était la Moselotte à Vagney. Il y avait hélas une autre oreille qui traînait à proximité, celle d'un de ses comparses. J'entendis peu après, venant de l'arrière boutique des bribes d'une discussion orageuse d'où il ressortait que ce genre de tuyau aurait dû rester confidentiel et ne pas sortir du petit cercle de ses intimes. J'eus le sentiment d'avoir eu droit ce jour là à un réel traitement de faveur.

Il y avait derrière son magasin une ruelle fort étroite où les voitures s'aventuraient rarement et qui était devenue de facto son terrain d'enseignement et d'entraînement. C'est là que je pris mes premières leçons de lancer. Tout pêcheur à la mouche doit passer par là car le geste du lancer requiert un certain apprentissage. J'en connaissais la beauté pour avoir admiré au bord de certaines rivières la souple ondulation de la soie qui se déroule dans les airs, en avant, en arrière. C'était pour moi presque un exercice artistique ou de virtuosité, requérant un savoir faire comparable à celle du jongleur ou du musicien. Que les novices se rassurent il n'en est rien. Pour moi le pêcheur à la mouche se comparait au violoniste dont l'archet est un prolongement de la main de l'artiste. C'est vrai et faux à la fois. Ce que le violoniste acquiert au cours de nombreuses années de labeur, le pêcheur l'apprend en quelques heures. C'était juste un coup à prendre. Il y avait quelques règles à respecter : avant, 10 h, arrière, 1h (référence à un cadran), blocage, coude au corps, accompagner le shoot..... J'ai fait mes gammes. Cinq à six séances d'une demi-heure. J'ai appris à

connaître ma canne, et mieux encore l'ensemble canne et soie¹ Je découvrais la magie du geste juste entraînant un lancer juste. Le but ultime dont l'image revenait souvent était de poser sa mouche à quinze mètres dans un chapeau. Image vieillotte mais combien parlante. À défaut de chapeau, toute cible de taille similaire faisait l'affaire. J'étais comme le violoniste qui tire les premiers sons acceptables de son instrument. Sauf qu'il suffisait pour me satisfaire de mettre la mouche dans le « chapeau » sans le moindre souci d'esthétique.

Je faisais mes exercices avec application jusqu'au jour où Bresson jugea que j'étais mûr pour une tentative en vraie grandeur. Fini le lancer d'un petit nœud de laine rouge sans hameçon (il vous revient vite à la figure au début), il me fallait entrer dans le monde réel. J'étais mûr pour affronter la rivière et poser ma mouche sur l'eau plutôt que sur le bitume ou sur le pré.

Mais il me fallait acquérir le matériel. Bresson était certes un excellent professeur mais aussi un vrai commerçant. Une canne, un moulinet, une soie, un bas de ligne, du fil, des mouches dans une boîte ad hoc, une épuisette, des cuissardes et un tube, sans compter l'indispensable casquette à longue visière destinée à se protéger du soleil pour mieux scruter les profondeurs. J'ai gardé cette casquette pendant près de quarante ans, râpée, informe, tachée, jusqu'à ce qu'elle rende l'âme, usée jusqu'à la corde. Je m'attache aux objets même hors d'usage quand ils ont pour moi une signification profonde.

Pourquoi un tube ? L'idée me parut saugrenue voire superfétatoire. Je n'en voyais pas l'utilité. Depuis l'enfance je me déplaçais avec ma canne à la main. Je voyais les pêcheurs partir avec le bambou arrimé au cadre du vélo en compagnie de l'épuisette, ou accroché sur le toit de la voiture ou tout simplement posé sur l'épaule.

Ces individus n'étaient que du vulgum pecus, de banals trempereurs de fil. Rien à voir avec l'aristocratie des pêcheurs à la mouche. Cependant ! Une canne dans un tube ! Quelle drôle d'idée ! Je compris alors que la canne en bambou, « refendu » s'il vous plaît, et à action « parabolique » de surcroît, était un objet de haute technologie méritant considération. Son tube était l'étui du stradivarius. Elle ne souffrait

aucun choc ou mauvais traitement et il était inconcevable de la transporter à la diable comme un vulgaire roseau. Mon regard sur le matériel en fut changé. J'allais dire sur l'instrument. Le violon vous dis-je.

Mon impatience me faisait bouillir. Où pêcher, quelle rivière, à quel endroit, avec quelles mouches, où se procurer la carte de pêche ? Il balaya mes questions d'un geste signifiant qu'il se chargeait de m'amener au bon endroit au bon moment. Il confierait comme souvent, car bien que pêcheur il n'en était pas moins commerçant, la garde de son magasin à son épouse. Combien de fois n'ai-je pas entendu : « Le chef, car c'est comme cela qu'elle l'appelait, est à la pêche avec Totor. Repassez demain ». Cette femme accorte et joviale et plutôt jolie en savait, par immersion dans ce milieu, plus que quiconque sur la pêche bien que n'ayant jamais tenu une canne à mouche. Elle avait, si c'est possible, un accent vésulien encore plus prononcé que celui de son époux. C'était un plaisir de la voir et de l'entendre. La boutique était bien gardée.

Rendez-vous fut donc pris en début d'après midi. Rien ne pressait car, par ces chaleurs d'été, le poisson ne sortirait qu'à la fraîche, le soir. J'arrivai avec mon matériel, ma canne dans son « tube », et la tête farcie de promesses mirifiques.

Nous partîmes donc enfin. J'étais en route avec mon prof pour une explication de texte sur le terrain. Il avait annoncé : aujourd'hui ce sera la Moselle. Je m'imaginais bêtement que nous allions filer d'un trait jusqu'à la rivière convoitée. Je ne soupçonnais pas le moins du monde le parcours initiatique que j'aurais à accomplir. Pour aller de Vesoul à la Moselle, il fallait rejoindre à Luxeuil la vallée du Breuchin, puis remonter le cours de ce dernier avant de passer le petit col du Mont de Fourches (il me fit remarquer que c'était la ligne de partage des eaux entre le Rhône et la Méditerranée, le Rhin et la mer du Nord), puis de basculer vers la Moselle et les Vosges, donc vers la mer du Nord. La distinction n'avait que peu de valeur pour moi, truites de la Méditerranée ou de la mer du Nord, ce n'étaient que des truites à prendre

La première station sur notre chemin fut un arrêt à Luxeuil, à la sortie de Saint Sauveur, sur un pont enjambant le Breuchin. Il fallut s'arrêter, scruter les eaux, apprécier leur niveau, étudier le vol des insectes, des hirondelles, repérer les gobages, ces ronds si sympathiques qui vont en s'élargissant comme ceux que l'on obtient par le banal jet d'un petit caillou dans l'eau, et qui signalent une truite en action.

C'était tellement beau, tellement prometteur, que je ne voyais pas pourquoi aller plus loin. J'étais prêt à sauter dans mes cuissardes mais il me fit comprendre qu'il ne s'agissait que d'une première appréciation et que ce n'était ni le lieu ni le moment d'engager le combat. Nous n'étions en fait qu'à la première étape. La remontée du cours de la rivière fut agrémentée de plusieurs autres stations, à Raddon, La Voivre, Faucogney, tantôt pour vérifier si en aval de l'arche du pont la grosse était sortie de son trou, tantôt pour voir s'il y avait des gobages dans le grand lisse en amont du barrage. Tout au long de ce parcours, il avait des anecdotes relatives à ses expériences passées. La truite qu'il avait prise par la dorsale devant le gros rocher, la belle qu'il avait leurrée grâce à un lancer horizontal risqué sous la belle branche pendante du saule et qui l'avait cassé après une lutte homérique, le jour où sur les deux cents mètres en aval de la cascade il avait pris vingt truites en une heure.

C'était un conteur exceptionnel et je l'écoutais, subjugué, partagé entre le plaisir d'écouter ses récits et l'impatience d'en découdre, incapable et insoucieux de faire la part entre la vérité et la fable. En fait il me jouait probablement une partition bien orchestrée destinée à me mettre en condition. C'était un manipulateur subtil, mettant ses expériences passées au service de mes fantasmes. La tête me tournait et je voyais des truites partout. Ses histoires pour la plupart véridiques étaient tellement bien ficelées que la véracité des faits n'était qu'anecdotique. Je vivais un rêve éveillé dans lequel les truites se battaient pour prendre ma mouche.

Nous étions en quelque sorte dans les préliminaires d'un jeu amoureux, et il excellait à les faire durer. Peu m'importait de savoir si

ses récits étaient vrais, faux ou enjolivés, j'étais sous le charme et je n'avais aucune envie d'en sortir.

Je crois que s'il y a une chose que le pêcheur aime autant que la pêche, ce sont les histoires de pêche. Il existe un peu partout des lieux où les pêcheurs se retrouvent et prolongent autour d'un pot tardif les aventures de la journée. Combien de soirées n'ai-je pas passé ainsi à évoquer les aventures du jour mais aussi des histoires plus anciennes, parfois mythiques, parfois cocasses. Nous évoquions les exploits passés de tel fameux pêcheur, nous nous gaussions des déboires de tel autre. Nous évoquions des souvenirs d'une ère préhistorique, hélas révolue, où les rivières regorgeaient de truites qui ne demandaient qu'à finir dans nos paniers. Les barrages d'EDF n'avaient pas encore transformé la verte vallée et son torrent aux eaux d'émeraude et aux courants scintillants en de pauvres usines à pédalos bordées de baraques à frites ! Comme tout était mieux autrefois !

Bref. D'histoire en récit je ne vis guère, malgré mon impatience, passer le temps ni la distance et nous arrivâmes enfin aux abords de la Moselle. Le lieu de mes futures conquêtes était atteint. Il fallait toutefois se plier à un ultime rite, une observation qui allait décider de tout : lieu de pêche, type de mouche, position du poisson et autres détails fondamentaux. Pour cela il fallait s'arrêter au pont et inspecter la rivière. D'abord en amont puis en aval. C'est comme ça. Il n'y a pas à discuter. Quand vous arrivez à la rivière et s'il y a un pont, vous vous arrêtez, vous allez inspecter vers l'amont puis vers l'aval. C'est une règle. Je n'y ai jamais dérogé depuis. Je scrute l'amont puis l'aval. L'inspection se doit d'être minutieuse : état des eaux, clarté, poissons visibles, position des ces derniers, vers la surface ou près du fond, gobages ou non, dans les rapides du milieu ou le long des bords plus lents.

J'avais un énorme effort de concentration à faire ! Quels préliminaires ! Un véritable examen probatoire ! Tout d'abord je ne vis que l'écoulement régulier de l'eau sur les cailloux de grès ocre presque rouge du fond. Puis après une inquisition approfondie je finis par repérer trois truites que je m'empressai de lui montrer. Grâce à mon examen minutieux, j'avais vu de mes yeux vu les truites. Il y avait celle

qui était postée juste devant la pile du pont encombrée des bois flottés apportés par une crue hivernale, celle qui ondulait devant la roche rouge aux flancs moussus, celle qui musardait le long de la berge, devant les iris d'eau.

Il scrutait l'eau d'un air placide. Son regard négligent survolait la rivière, à croire qu'il ne s'y intéressait pas.

Alors, me dit-il ?

— Oui, je les ai vues, celle du pont, celle du rocher et celle du bord.

— Bien, me dit-il, et il s'éloigna vers la voiture.

J'étais convaincu que les cannes allaient jaillir de leur « tube ». Mais, nouvelle manifestation de son art de comédien, il revint sur ses pas. Il se posta à mes côtés et me fit part de sa lecture de la rivière. Démonstration implacable. Pour mettre les choses au point, m'éduquer et peut être me faire sentir l'étendue de mon incompetence.

La truite devant la pile du pont est imprenable, c'est une truite de pont.

Ah bon ! Je ne savais pas ce qu'était une truite de pont. C'est une truite très éduquée, qui a l'habitude d'avoir de la visite et qui s'en moque, là où toute truite se sachant observée prend la fuite. Elle se trouve dans une position quasi inexpugnable : abri des bois flottés bloqués contre la pile du pont, courants contraires, vents capricieux s'engouffrant sous les arches, difficultés d'approche, fonds importants, bref la truite qui vous connaît mieux que vous ne la connaissez, qui vous oblige à des contorsions impossibles et avec laquelle il ne faut pas perdre son temps.

Quant aux deux autres, il vous faudra quelques années de pratique pour les prendre, celle du rocher est dans un courant qui s'accélère d'où dragage² immédiat de la mouche, celle du bord est dans un contre courant, elle est tournée vers l'aval donc face au pêcheur, il faut, pour la séduire une grande discrétion dans l'approche un beau lancer parachute pour retarder le dragage. C'est un peu prématuré pour un débutant.

Et puis vint le coup de massue. Il prit un ton d'une affectation délibérément neutre pour me faire part de ses observations dont les conclusions m'accablèrent.

Et puis il y en a aussi quelques autres. Regardez celle qui se cache le long des vorgines, celle qui ondule devant le caillou sombre, celle qui se tient coite devant l'herbier droit devant, celle qui est en tête de courant à gauche des ajoncs.

Et il m'en montra une dizaine d'autres que je n'avais pas vues. Comment avaient elles pu échapper à mon regard inquisiteur ? Comment pouvais-je être aussi nul ? Quelle leçon d'humilité ! J'étais à la fois admiratif, ahuri et mortifié de constater le chemin qui me restait à parcourir pour « lire » une rivière.

Lire une rivière. Cela peut paraître un tant soit peu bizarre voire présomptueux, mais la suite m'a montré que lire une rivière résulte à la fois d'un don et d'une éducation. Cela signifie voir le poisson, mais aussi sentir de façon instinctive et le chercher là où il peut se trouver. Se concentrer immédiatement sur les postes possibles et par là même deviner où peut se tenir la truite. C'est ce qu'on appelle le sens de l'eau. C'est un don que l'on a ou pas, qui certes s'éduque mais que certains ont plus que d'autres. Le violon vous dis-je.

Ravalant ma fierté je filai vers la voiture pour m'équiper, préparer la canne extraite de son « tube » et partir enfin au combat.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée me dit-il.

— Ah bon, on ne pêche pas ?

— Pas là.

— Pourquoi ? C'est plein de truites.

Si c'est plein de truites c'est qu'elles ne se sont pas fait prendre et si elles ne se sont pas fait prendre c'est qu'elles sont difficiles à prendre. Avez-vous vu les branches qui partout penchent sur l'eau. Ici le lancer est affaire de spécialiste et je vous conseille pour un début d'éviter de passer votre temps à aller récupérer votre mouche dans les feuillages. Si les truites sont sorties c'est bon signe mais il faut aller les chercher dans des endroits moins difficiles. Ce n'est pas un parcours pour profane.

Descendons au pont de Lépage. La rivière est aussi belle et il n'y a pas d'arbres. Elle coule dans les prés, c'est parfait pour un débutant.

Nous arrivâmes au vilain pont métallique mais prometteur d'infinis succès. J'enfilai mes cuissardes. J'étais à bout de patience. J'avais été trop trimbalé, j'avais trop attendu, trop entendu, trop fantasmé, je ne voulais plus qu'une chose : pêcher. Je m'équipai, fébrile, à toute vitesse ce qui veut dire un bon quart d'heure. Il était prêt en trois minutes. Comment ? Mystère. Enfin pas tout à fait. Il avait en permanence dans son coffre une canne toute montée, juste démanchée, hors de son tube. Il me regardait faire d'un air amusé.

Quand je me déclarai prêt il me fit remarquer, un rien ironique, que j'avais oublié de faire passer ma soie dans un des anneaux de la canne. Il avait bien sûr vu ma bévue depuis le début. L'a-t-il fait pour parfaire mon éducation ou simplement pour s'amuser ? Je ne le saurai jamais. Impatience, montage à refaire, montée d'adrénaline.

Bien me dit-il, vous allez pêcher en remontant, de mon côté je vais faire un petit tour vers l'aval, je vous rejoins sous peu.

Je n'ai pas compris sur l'instant. Je pensais qu'il se tiendrait à mes côtés pour une première sortie. Mais c'était du Bresson pur jus. Il connaissait une belle truite en aval et ne souhaitait pas m'associer à sa traque. Une fois la capture réussie il s'intéresserait peut être à mon cas. Le prédateur l'emportait sur le pédagogue.

À l'époque tout cela m'échappait un peu, mais du moment que j'étais en situation de pêcher, ces détails ne faisaient que m'effleurer.

Je longeai la rivière sur une cinquantaine de mètres, l'œil collé au fond afin de ne rien laisser échapper de ce qui pourrait être une truite. Mais en vain. Les truites du pont de Lépage, soit disant faciles à pêcher ne daignaient pas se montrer. J'étais plongé dans une contemplation immobile sur le bord quand je m'entendis rudement interpellé. Me retournant je me trouvai face à deux individus à la mine farouche, visiblement hostiles, la barbe en broussaille, au faciès de brutes épaisses. Ils m'invectivaient sans aménité dans un jargon que j'eus du mal à déchiffrer. Ils coupaient les foins à l'aide d'un engin préhistorique qui ressemblait à une grosse tondeuse de coiffeur montée

sur deux roues et entraînée par un moteur poussif et crachotant, le tout dirigé par un guidon que l'on aurait pu croire emprunté à une vieille Harley Davidson, n'était son état de rouille.

Je compris surtout que je n'étais pas le bienvenu et que mon péché mortel était d'avoir marché dans les foin, argument parfaitement infondé car la trace, le long de la rivière, était manifestement faite de longue date, probablement en grande partie par des autochtones. J'avais juste le tort d'être un étranger et par là même le parfait bouc émissaire, l'âne responsable de la peste. J'essayai de me justifier mais manifestement mes arguments ne valaient rien, nous ne parlions pas la même langue et je me sentais en mauvaise posture. À bout de défense devant ces deux individus hostiles, obtus, peut-être avinés, allez savoir, en tout cas imperméables à mes dires, je ne vis mon salut que dans l'eau et je sautai dans la Moselle. Las ! J'avais mal jugé la profondeur de l'eau cristalline et là où je pensais avoir de l'eau aux genoux, je me retrouvai immergé jusqu'à la taille. Trop heureux d'échapper à la promesse d'un mauvais sort et malgré le bain magistral que je prenais je traversai la rivière pour échapper à leur vindicte. Il leur aurait suffi de traverser le pont pour m'écharper mais manifestement ma pitoyable aventure avait suffi à les calmer et peut être à les mettre en joie d'autant plus que le pré de l'autre côté n'était pas le leur et qu'ils n'avaient cure des ravages supposés par ma présence, du moment qu'ils étaient causés chez le voisin.

De ce jour m'est venue une irrévocable méfiance envers les vosgiens et les cuissardes qui, comme leur nom l'indique ne vous mettent à l'abri de l'eau que jusqu'en haut des cuisses. J'ai adopté le *waders*, joli nom emprunté à l'anglais et qui désigne le pantalon de pêche qui monte sous les aisselles. Je ne suis pas féru d'anglicismes mais avouez que ce terme de « *waders* » est plus gouleyant et sonne mieux que « pantalon de pêche ».

Après avoir escaladé l'autre rive, je me trouvais en piteux état. Mouillé jusqu'au ventre, les bottes pleines d'eau et le moral en berne. Je m'assis, dégoûté, sur l'herbe, enlevai les cuissardes, les vidai des quelques litres de flotte que j'avais empruntés à la rivière. Nous étions

en été, il faisait chaud, ma situation, bien qu'humiliante n'était pas dramatique. Il m'est arrivé plus tard de me retrouver tout aussi mouillé début mars par des températures tout juste positives. C'est autrement inconfortable. Mais ce jour là, je considérais ma journée de pêche comme fichue.

La violente diatribe dont les éclats avaient dépassé les limites du pont avait attiré l'attention de Bresson qui me rejoignit bientôt, me trouvant piteux en caleçon dans l'herbe, et à qui je contai ma mésaventure.

Cela ne m'étonne pas, dit-il, les paysans du coin ne sont pas des modèles de courtoisie. Il n'y a rien de grave, il suffit d'enfiler des vêtements secs et la pêche continue.

Quels vêtements secs ?

Vous n'avez pas de tenue de rechange ? Mais c'est une précaution indispensable. Attention ! Il faut toujours prévoir la possibilité d'un bain inopiné et avoir des vêtements secs en réserve.

J'ai retenu la leçon et j'ai toujours en réserve des vêtements secs, enfin presque toujours, il m'arrive d'oublier.

Nous étions en plein mois d'août, et ma situation était inconfortable mais pas désespérée. Je tiendrais le coup jusqu'au soir. Mais je n'avais toujours pas pêché.

Il me fit une suggestion : allons à Rupt, vers le terrain de foot. La rivière est tout aussi belle et il n'y aura pas de problèmes de foin.

Il n'y avait que quelques kilomètres à faire pour rejoindre notre nouveau lieu de pêche mais la journée avait sérieusement avancé. Le soir approchait. Il me proposa une jolie gravière à explorer tout en me prodiguant quelques conseils :

Restez au milieu sur la gravière, vous pourrez ainsi pêcher les deux rives. N'essayez pas de rejoindre directement les bords qui sont plus profonds car vous aurez droit à un nouveau bain. Mais en arrivant en tête de la gravière vous pourrez sortir sans problème

Il connaissait la rivière par cœur et savait exactement où passer. Il m'est arrivé, en le suivant, de m'engager dans des traversées qui me paraissaient pour le moins hasardeuses, mais il savait, au centimètre

près, que par tel niveau de la rivière le passage était possible et que nous ne prendrions pas l'eau.

J'étais enfin, malgré mes aventures, mes vêtements humides, mon humiliation, en situation de pêcher. Et dire que depuis des jours je n'attendais que ce moment là. Le soleil avait disparu derrière les crêtes, la vallée était gagnée par l'ombre, et j'étais toujours aussi mouillé. Je ne peux pas dire que les conditions étaient réunies pour un début fracassant. Il était resté sur le bord et me regardait avec toujours ce regard dans lequel se mêlaient la malice et l'indulgence. J'étais à la fois impatient et rongé par l'incertitude. Je restais immobile sur ma gravière, ne sachant que faire. Lancer mais où et pour quoi ? Il vint à mon secours.

Il y a un gobage juste devant la grosse touffe d'ajoncs qui dépasse le long du bord, rive droite. Gobage veut dire truite qui vient prendre un insecte à la surface. Bien sûr je ne l'avais pas vu. Mais comme il se reproduisait à intervalles réguliers, je finis par le situer. Il ne me restait plus qu'à lancer. Mais il y a une sacrée nuance entre le lancer « dans le chapeau » effectué sur le pré et le lancer dans la rivière, par un novice impatient, frustré et de plus trempé. Et arriva ce qui devait arriver. Mon lancer se transforma en un horrible cafouillage. Ma soie au lieu de s'allonger se lova en un imbroglio informe dans lequel la mouche surnageait au milieu de ses spires incontrôlées. De quoi décourager n'importe quel poisson. Mais il y a un dieu pour les débutants ou les maladroits. La truite, au milieu de cet innommable écheveau vint se saisir de ma mouche. Elle avait probablement des tendances suicidaires.

S'en suivit une bagarre homérique entre le poisson le matériel et moi. En fait plutôt le matériel. Il m'est arrivé d'avoir de sacrés combats avec des poissons, mais ce jour là je me battais plutôt contre mon inexpérience. J'étais dépassé par l'ampleur de l'événement. Il me fallait tout à la fois tenir la ligne tendue, récupérer une soie en plein désordre, sortir mon épuisette, contrôler les défenses farouches du poisson, le tout sous le regard amusé de Bresson. J'en vins finalement à bout et j'amenai dans mon filet une truite, ma première truite prise à la mouche. D'un coup d'œil il la jaugea et me dit :

Vous pouvez la garder ; elle fait la maille. Continuez en remontant, il y aura d'autres gobages d'ici la nuit. De mon côté je vais faire un tour plus haut où j'en connais une belle que j'ai sauvagée il y a peu.

Sauvager en parler franc-comtois veut dire effaroucher. Et il disparut à grands pas. De toute façon c'était sa façon de pêcher. Il n'était pas du genre à s'immobiliser pour attendre un gobage. Il connaissait sa rivière par cœur. Il tentait un coup, si cela ne marchait pas il faisait cinquante ou cent mètres pour en tenter un autre, jamais au hasard. S'il lançait sa mouche c'est qu'il y avait une belle truite à prendre. C'est le pêcheur le plus rapide que j'aie connu. Il arpentait des kilomètres de rivière, ne s'attardant que sur des endroits où une belle prise était possible. Il devait probablement cette attitude à son passé de pêcheur professionnel.

Je repense à un jour, à Goumois, où nous avions attaqué les hostilités au même moment, chacun d'un côté de la rivière, peu importe lequel, et où il m'avait semé de façon impressionnante avec, à l'arrivée, un résultat de prises à faire pâlir n'importe qui. Il y avait trois à quatre kilomètres du Moulin du Plain au pont de Goumois. On aurait dit qu'il pêchait en territoire conquis, tentant les poissons valables ou prenables, se désintéressant des autres, avec un sens de la rivière à nous faire tous blêmir. Ce jour là, comme bien d'autres jours, je n'étais pas de taille à lui tenir tête.

Mais je me projette dans un épisode qu'à mes débuts je ne pouvais pas imaginer.

Livré à moi-même, mais ragaillardisé par cette première réussite et oublieux de mon bain, j'entrepris de faire un massacre de toutes les truites qui auraient le malheur de venir se signaler par un gobage. Je lançai donc consciencieusement, je m'évertuai, m'appliquai, mais jusqu'à la nuit tombante je n'essayai que des refus peut être polis, en tout cas désespérants. Arrivé en tête de la gravière je grimpai sur le bord, partagé entre la satisfaction de ma première prise qui m'avait faussement laissé croire à un exercice facile, et la déception des échecs essuyés malgré une application méritoire. Je méditais sur cette journée si

particulière tout en sentant la fraîcheur des vêtements mouillés me rappeler mon bain et mon imprévoyance. Mais mon panier était bien là et la truite dedans. Je la contemplais non sans fierté. Après tout, beaucoup de pêcheurs débutants reviennent bredouilles de leur première tentative, et même des suivantes !

Bresson réapparut aussi soudainement qu'il s'était éclipsé.

— Alors, quoi de plus, me demande-t-il ?

— Rien hélas !

— Ce n'est pas si mal pour une première sortie. Premier lancer, première prise. Ça s'arrose en général.

Je n'avais pas de champagne sous la main. Je me contentai de promesses et je demandai :

— Et vous ?

— Je l'ai eue.

— Je peux la voir ?

C'est la seule fois de ma vie où je vis le contenu de son panier. Oh Dieu ! C'était un monstre, une bête de plus de trois livres qui reposait, incurvée dans son reposoir en osier en forme de banane. Je n'imaginai pas que l'on puisse trouver de telles mémères dans cette rivière. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau.

Grand seigneur il me dit :

— Prenez-la. C'est mon cadeau de bienvenue au club.

J'étais confus, ravi, j'acceptai son offre avec reconnaissance. J'imaginai l'effet qu'une telle prise ferait à mon retour.

La nuit était tombée. Les gobages du « coup du soir » avaient cessé. La pêche était finie. Nous prîmes le chemin du retour. Et j'eus droit pendant le trajet à de nouveaux récits, toute notion de temps abolie, bercé par de nouvelles histoires, délivré des impatiences de l'aller, béat à l'idée de ce que j'allais rapporter de ma première sortie de pêche. Je pense que Bresson appréciait de son côté d'avoir un compagnon aussi réceptif à son discours, et qui de plus avait dans son panier une prise exceptionnelle. Il faisait nuit, plus de station obligée, fini le parcours initiatique, c'était le moment du laisser aller et des histoires pour les histoires, de la « troisième mi-temps » de la pêche,

celle du libre parler sans rien vouloir démontrer ni expliquer, celle des contes pour adultes, des fables et des fantasmes. L'évocation des souvenirs n'avait d'autre but que celui de se laisser aller, de faire part de ses expériences et de ses émotions. Mon professeur était devenu une sorte de conteur confident.

Je ne vis pas le temps passer. C'est une situation que j'ai souvent revécue. Parler, et surtout parler de choses qui vous passionnent, abolit le temps, rend les trajets courts, et, à la limite est un élément du plaisir pris à la journée de pêche. Cela vous console d'une bredouille, vous exalte à la fin d'une journée faste, vous permet de raconter les histoires les plus invraisemblables, pourvu qu'elles soient jolies ou gentiment enjolivées. « *Se non è vero, è ben trovato* ». Il y a dans les histoires de pêche un côté sérieux, technique, mais aussi un côté fantastique, onirique, qui peut charmer l'auditeur, tout en lui apportant quelques précieux renseignements. Le pêcheur qui se laisse ainsi aller à la fin d'une journée partagée est souvent plus riche d'enseignements que celui qui argumente à froid.

Arrivés à Vesoul, nous nous séparâmes, chacun regagnant sa tanière dans son propre véhicule. Dans le mien il y avait bien sûr mon matériel, la canne dans son « tube » et le panier lourd. Il me restait une quinzaine de kilomètres à faire pour regagner mes pénates.

Mais quand je me retrouvai seul, la magie ayant cessé d'agir, je ne pus m'empêcher de penser au contenu de mon panier. Deux truites, une grosse, une petite. Car je dois avouer que la mienne, qui certes faisait tout juste la taille réglementaire, dix huit centimètres à l'époque dans la Moselle, me paraissait bien petite par rapport au trophée offert par Bresson, pas loin de cinquante centimètres. Pendant ce court trajet j'essayais de me les représenter. Un horrible doute s'insinuait dans mon esprit : n'allais-je pas être ridicule ? Une pauvre sardine à côté de cette superbe prise ?

N'y tenant plus je stoppai sur le bas-côté de la route et j'ouvris mon panier. Il n'y avait pas à dire, la disproportion des prises était criante. Je ne pouvais pas revenir avec une truite aussi dérisoire. Et là,

après un bref et douloureux dilemme intérieur, je saisis ma truite et, toute honte bue, je la jetai dans les buissons.

Et je rentrai à la maison où la famille attendait le retour du pêcheur. Et j'exhibai bien sûr la superbe bête offerte par Bresson. Et chacun de s'extasier sur ma performance, sur la taille exceptionnelle de la prise. Et là je ne dis rien qui pût faire penser que cette prise n'était pas la mienne. En somme un simple petit mensonge par omission.

Je surpris cependant dans le regard de mon épouse un bref éclair qui me laissa à penser qu'elle n'était pas dupe de ma performance. Elle ne dit rien, mais je suis sûr qu'elle avait deviné que ce trophée n'était pas le mien.

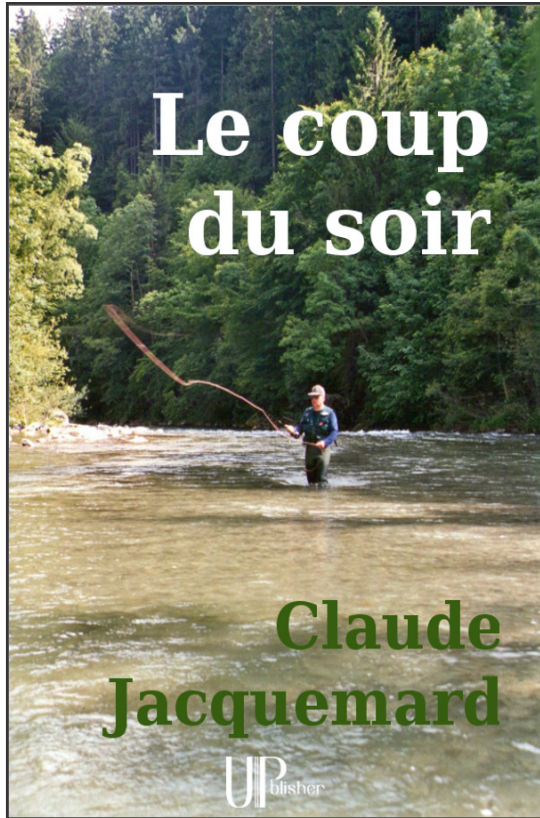
Je ne vous dirai jamais assez que les pêcheurs ne sont pas vraiment des menteurs, juste des idéalistes.

Vous avez aimé cette nouvelle ? Vous adorerez les 15 autres. Pour les lire, revenez vite sur la fiche de l'œuvre, ajoutez-la à votre panier et achetez cet ebook.

Claude Jacquemard vous remercie de votre intérêt et vous souhaite une bonne lecture !

¹ Le lancer de la mouche, laquelle n'a aucun poids, se fait par l'intermédiaire d'une soie, sorte de gros cordon épais, qui elle a un poids connu, un diamètre étudié et adapté à la canne. Et c'est cette propulsion de la soie que le pêcheur à la mouche doit maîtriser pour un bon lancer.

² Accélération de la mouche par rapport au courant ce qui donne à son passage une allure peu naturelle.



N° ISBN: 978-2-7599-0045-9

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Vasca - UPblisher.com
11 bis, rue de Moscou
75008 Paris
E-mail : contact@upblisher.com
Site : www.upblisher.com